BIBLIOTHÈQUE VERTE

LE PETIT RAT DE L'OPÉRA

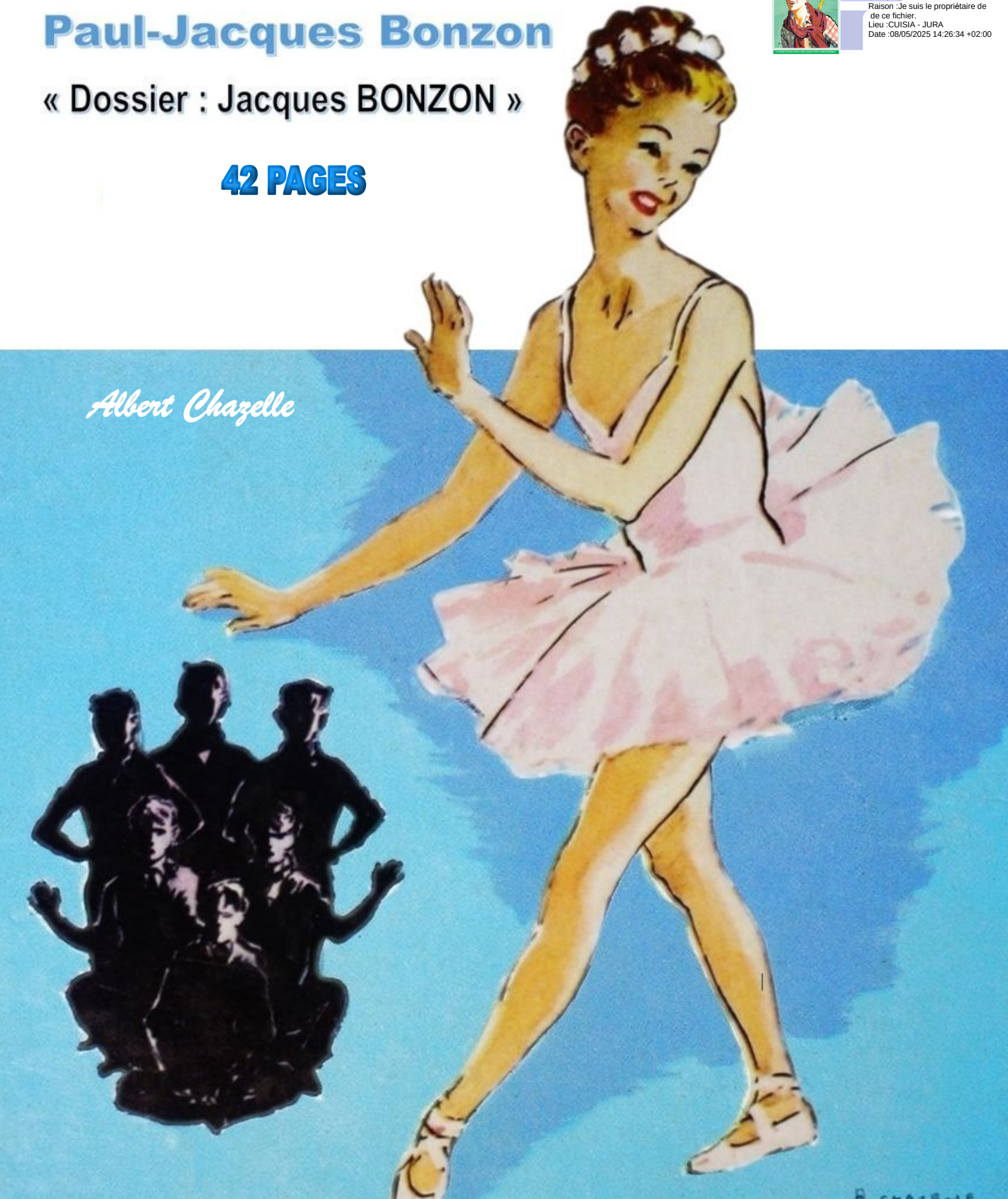
ÉTUDE DU 9 ÈME ÉPISODE

Paul-Jacques Bonzon

« Dossier : Jacques BONZON »

42 PAGES

Signature numérique :SAGNARD
DN :C=FR, E=ideal-bibliotheque@orange.fr, CN=SAGNARD
Raison :Je suis le propriétaire de de ce fichier.
Lieu :CUISIA - JURA
Date :08/05/2025 14:26:34 +02:00



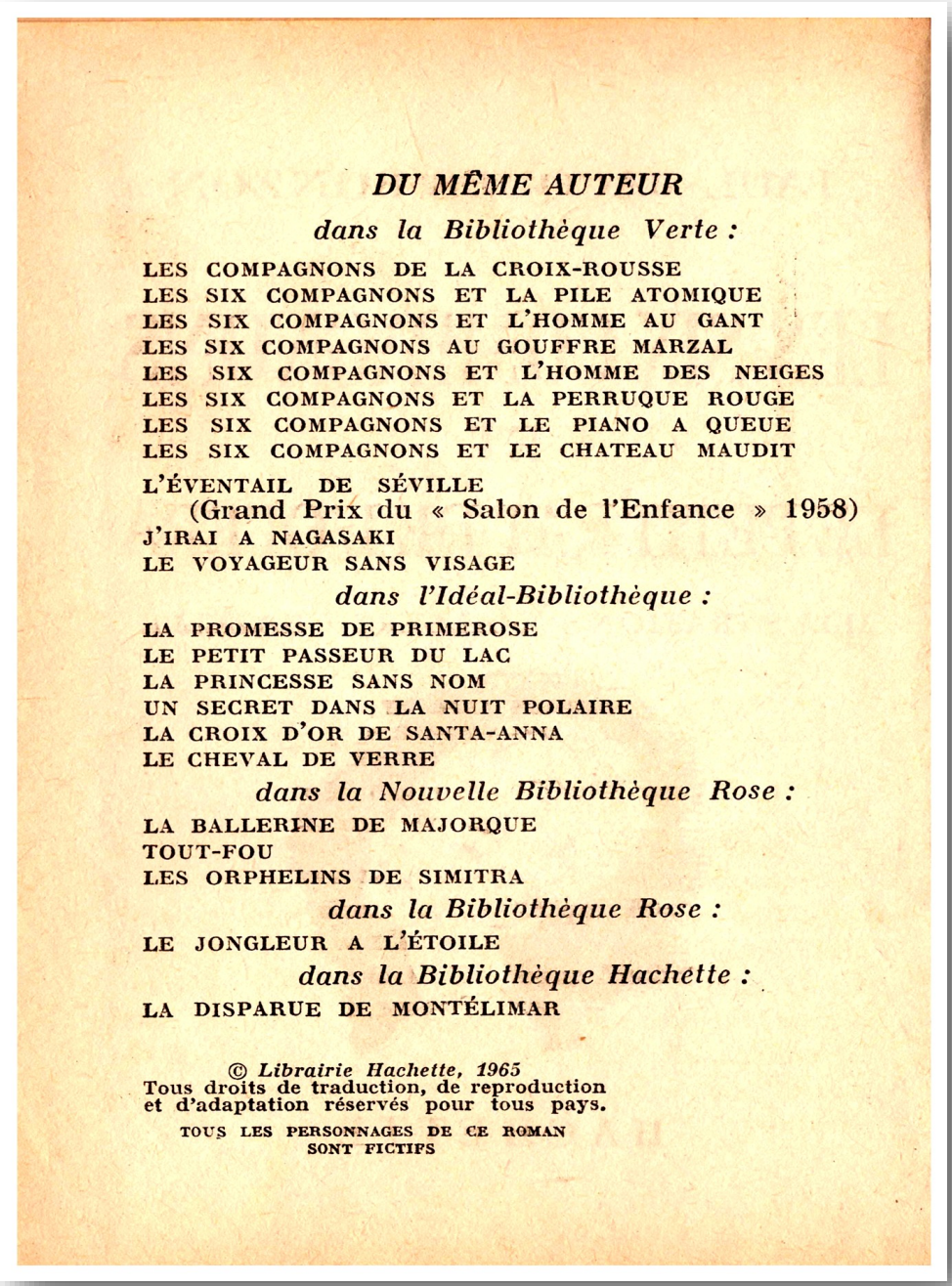
Albert Chazelle

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
ET
LE PETIT RAT DE L'OPÉRA

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE

HACHETTE



DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Verte :

LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE
LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT
LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES
LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE
LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE
LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE
(Grand Prix du « Salon de l'Enfance » 1958)
J'IRAI A NAGASAKI
LE VOYAGEUR SANS VISAGE

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LA PROMESSE DE PRIMEROSE
LE PETIT PASSEUR DU LAC
LA PRINCESSE SANS NOM
UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE
LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA
LE CHEVAL DE VERRE

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

LA BALLERINE DE MAJORQUE
TOUT-FOU
LES ORPHELINS DE SIMITRA

dans la Bibliothèque Rose :

LE JONGLEUR A L'ÉTOILE

dans la Bibliothèque Hachette :

LA DISPARUE DE MONTÉLIMAR

© *Librairie Hachette, 1965*
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
TOUS LES PERSONNAGES DE CE ROMAN
SONT FICTIFS

La version originale de cet épisode est paru au troisième trimestre de l'année 1965 dans la collection de la *Bibliothèque Verte* sous le numéro 277. Il fait suite au « *Château Maudit* » et nous ramène dans le vieux quartier de Lyon connu sous le nom de la Croix-Rousse.

Cet épisode est intéressant à plus d'un titre car Paul-Jacques Bonzon va aborder un sujet qui ne lui est pas familier. En effet, l'ex-instituteur de l'école de garçons va nous plonger dans un monde artistique, juvénile et féminin !

Jusqu'à présent, la série était plutôt destinée au sexe masculin malgré la présence de Mady. Certains protagonistes avaient aussi déjà été des jeunes filles : Éliette (*La Perruque Rouge*), Jeannette (*L'Homme des Neiges*), Saga (*Le Château Maudit*) mais elles étaient réduites à des rôles secondaires. Sans être de simples figurantes, elles n'occupaient pas le devant de la scène…

Ici, c'est le cadre même de l'histoire qui va se féminiser si je peux dire. Le milieu de la danse classique nous ramènera à l'Opéra de Lyon, là-même où nous avions quitté les Compagnons à la fin de l'épisode du « *Piano à Queue* ».

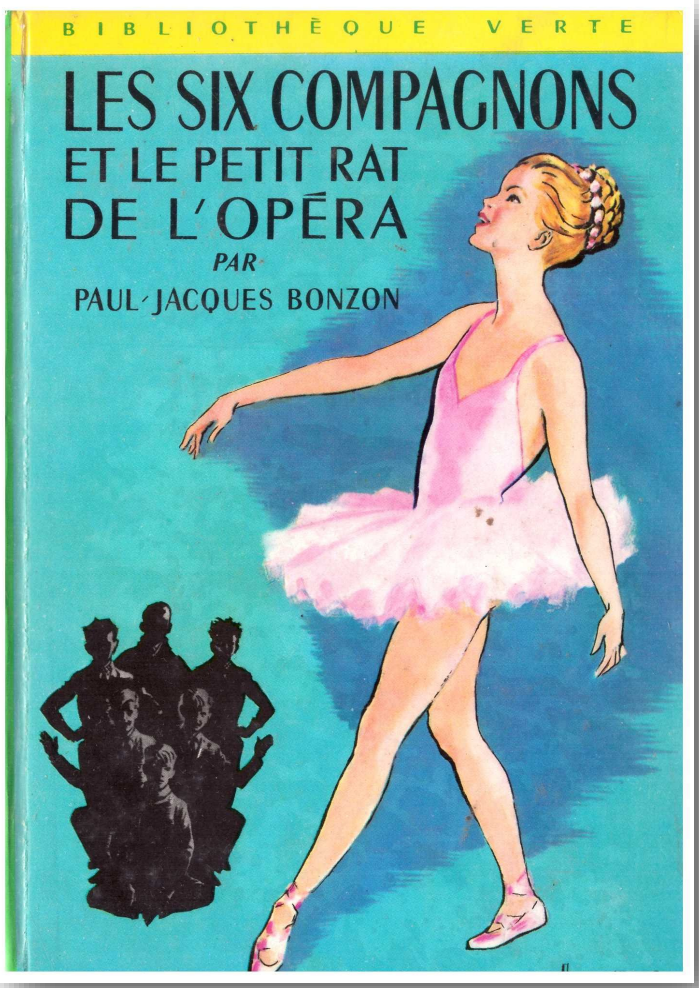
UNE AUTRE VERSION

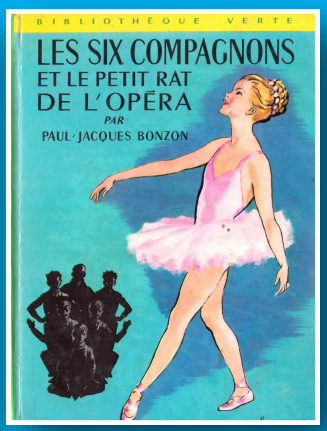
Si vous détenez un ancien exemplaire de la *Bibliothèque Verte*, il y a de fortes chances que le livre en question possède une couverture redessinée par Albert Chazelle identique à celle reproduite ci-contre. Cette transition a eu lieu assez rapidement, apparemment dès 1968, ce qui permet de comprendre pourquoi l'illustration originale de cet épisode est la moins connue, car beaucoup plus rare. L'artiste a révisé son œuvre en mettant en valeur la jeune Lyane aux yeux des Compagnons, qui, pour une fois, sont relégués à l'arrière-plan du décor...

La raison de ce changement reste inconnue. Est-ce pour des raisons artistiques [1] ? Le second dessin paraît effectivement supérieur, mettant davantage en valeur la jeune fille dans toute sa splendeur. On l'observe désormais de côté et non plus de face. Comme on le sait, Albert Chazelle était à l'aise pour effectuer ce type de dessin, ayant déjà beaucoup œuvré dans l'univers de la mode féminine où il a conçu de nombreux catalogues. Par ailleurs, il connaissait très bien le secteur de la presse féminine, notamment après avoir travaillé aussi longtemps dans le domaine érotique où ses modèles étaient à peine habillées, voire dénudées !

À présent illustrateur de livres pour enfants, il avait complètement transformé son style et déployait tout son savoir-faire pour représenter la ravissante détective américaine *Alice Roy* et ces *Six Compagnons* qui évoluaient dans un univers totalement différent. Cet artiste aux multiples facettes, injustement méconnu, démontrait une capacité d'adaptation peu commune ! Passer de *River City* (riche cité fictive américaine) au quartier ouvrier de *la Croix-Rousse* représentait un grand écart. Albert Chazelle avait le talent pour donner vie à ses personnages après avoir minutieusement lu le texte. Cependant, bien qu'il n'ait pas été un peintre de renom, le dessinateur a su se faire une place en illustrant ces petits formats de la Bibliothèque Verte, lui permettant ainsi d'éviter de sombrer dans l'anonymat le plus total, comme nombre de ses collègues.

(1) : proportions anatomiques discutables.





Le dessin original de gauche apparait presque comme une ébauche. La position de Lyane, la jeune danseuse, ne parait pas très naturelle. Celle de droite, en revanche, représente une attitude plus conforme à la pratique de la danse classique. Notons que l'illustrateur en a aussi profité pour étendre le décor de son dessin sur toute la surface de la couverture, ce qui est du plus bel effet ! Le titre reste toujours aussi lisible et parait mieux intégré dans l'illustration.

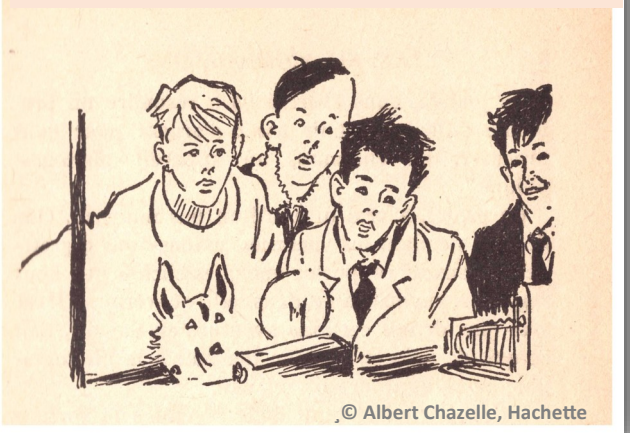
Albert Chazelle devait être un perfectionniste, toujours persuadé de pouvoir améliorer son travail.

CHASSEURS D'IMAGES

Le jeudi-là, un après-midi de février, toute la bande se retrouva dans la « caverne ». Ce que nous appelions notre « caverne » était un ancien atelier de tisserand, dans le quartier de la Croix-Rousse, au bas de la Rampe des Pirates. Il nous servait de lieu secret de réunion. Assis en rond, sur des caisses, nous y discutions de toutes sortes de choses et y préparions nos vacances.

Cet épisode se trouve inséré entre « *Le Château Maudit* » et « *L'Âne Vert* » où les Compagnons passent des vacances pleines de rebondissements à Meillerie, sur les rives du lac Léman… L'auteur évoque également le petit village de Haut-Savoyard particulièrement pittoresque, bien qu'il ne se réfère qu'à la Savoie…. Effectivement, les *gones* ont décidé d'acquérir ensemble un appareil photo afin de participer au concours organisé par un grand journal lyonnais, *Le Progrès* pour ne pas le citer ! Le premier prix étant un vélomoteur de luxe, un engin qui avait de quoi les fasciner, eux qui ne possédaient que de *vieux vélos rafistolés* [1]. Il suffit de jouer les chasseurs d'images dans le vieux Lyon… Toutefois, les finances des *Six Compagnons* ne sont guère brillantes. En définitive, ils ont du mal à rassembler cinquante francs alors que l'article désiré coûte trois fois plus ! Après avoir envisagé de vendre leurs patins à roulettes, puis leurs vélos, les *gones* se décident à se rendre chez Mady, leur camarade, afin de l'informer de leur projet. Cette dernière n'hésite pas à vider sa tirelire, *un petit chalet de bois savoyard dont le toit muni d'une charnière servait de couvercle*. Peut-être un souvenir de « *L'Homme des Neiges* » [1] ?…

Les Compagnons devant la vitrine du photographe



© Albert Chazelle, Hachette

Malgré les protestations de ses camarades, Mady insiste pour que le groupe accepte toutes ses économies. C'est elle qui, de loin, apporte la plus importante contribution à l'achat projeté. Tant pis pour la cage aux deux sereins dont elle avait envisagé l'achat, comme celle que son camarade Gnafron possédait. Sans plus attendre, les Compagnons se rendent place des Terreaux où ils savent trouver la boutique d'un photographe. Tous ensemble, ils entrent dans la petite boutique. Le propriétaire, devant cette invasion, commence à froncer les sourcils mais, dès que les gones lui révèlent leur intention, il se montre beaucoup plus conciliant. En professionnel compétent qu'il est, il les aiguille sur l'achat d'un appareil, certes de petite taille mais, à ses dires, très performant. Il est aussi équipé d'un nouveau système de flash, moderne et pratique.

Après leur avoir détaillé son utilisation, il leur offre un rouleau de pellicule ainsi qu' un manuel du *parfait chasseur d'images* et n'oublie pas de leur adresser ses vœux de réussite pour le concours à venir.

En 1965, un appareil photographique était un bien de grande valeur. Ce dernier nécessitait des piles et des ampoules pour le flash, ainsi que des pellicules pour enregistrer les prises de vues. Aujourd'hui, les smartphones ont relégué ces appareils jadis omniprésents au rang d'antiquités, quelques modèles anciens étant encore visibles sur les marchés aux puces. Par la suite, un studio se chargeait du développement des films sur papier ou en diapos.

(1) : Rappel : les textes en italique de couleur verte sont des extraits du récit de Paul-Jacques Bonzon.

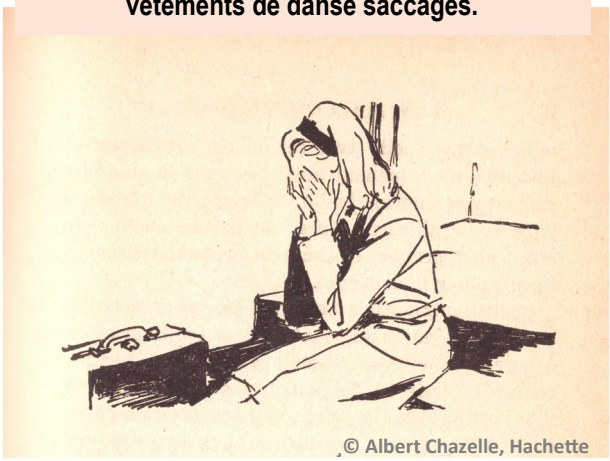
(2) : Paul-Jacques Bonzon fait allusion au métier supposé de photographe du trafiquant de Morzine dans le cinquième épisode de la série : « L'Homme des Neiges ».

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvions sur la place des Terreaux, entourant Corget qui tenait notre précieuse acquisition. Tout s'était passé si vite que nous nous trouvions presque gênés. Non, ce n'était pas le regret d'avoir, d'un seul coup, englouti nos économies, mais autre chose. Il nous semblait que ce petit « perceur de secrets », comme le marchand l'avait appelé, allait peut-être nous conduire vers une nouvelle aventure.

En effet, c'est de cette manière que commence ce nouveau chapitre. Munis d'un appareil photo, les Compagnons se lancent à la quête de sujets en déambulant dans les rues du vieux Lyon. Particulièrement les célèbres traboules, ces voies énigmatiques qui facilitent le passage d'une rue à une autre sans faire de détours. Les *gones* effectuent leurs prises de vue à tour de rôle. Pour la énième fois, Tidou collabore avec Mady, bien évidemment sous l'accompagnement de Kafi. Jusqu'ici, les Compagnons n'ont pas eu beaucoup de chance : le métier de photographe se révèle plus compliqué qu'escompté. Cependant, sans se laisser abattre, ils parcourent les rues et ruelles de leur quartier. Notons les réserves, parfaitement compréhensibles, (même en 1966) des parents de Mady qui ne lui permettent de ne sortir qu'en compagnie de ses amis... Néanmoins, une nuit, avec l'aide de son chien-loup dévoué, Tidou et Mady vont croiser le chemin d'une jeune fille en larmes. Elle semble être à terre, assise dans un coin sombre et reculé. En résumé, Lyane, c'est son nom, leur révèle qu'elle est danseuse classique et qu'elle se prépare pour le concours d'admission à l'Opéra de Lyon. Un processus de sélection extrêmement rigoureux où seules sept candidates seront choisies parmi les quatre-vingts participantes. Un taux de succès en dessous de dix pour cent ! Elle est dévastée, après avoir ouvert sa petite valise verte, elle révèle à Mady le désastre qu'ont subi ses effets personnels : son tutu et ses chaussons ont été lacérés et déchirés, les rendant impossibles à utiliser ou même à réparer. Ses parents ne sont pas fortunés et ont déjà fait l'effort de financer son école de danse. Au total, le coût s'élèverait à environ quatre-vingts francs pour le remplacement de sa tenue endommagée. Mady, guidée par sa grande générosité, décide d'apporter son aide à Lyane. Tidou est d'accord, même si cela signifie revendre l'appareil photo qui a épuisé toutes leurs économies. Ils fixent un rendez-vous avec la jeune danseuse pour le jour suivant, à l'adresse rue des Capucins où se situe l'école de danse classique de Nadia Kouloff, un nom d'origine slave sans aucun doute, où Lyane est inscrite.

(1) : La rue des Capucins est une voie du quartier sur les pentes de la Croix-Rousse dans le 1er arrondissement de Lyon. Rectiligne, mais légèrement inclinée, elle prolonge la rue du Sergent-Blandan, s'ouvre par la place des Capucins et se termine par la place Croix-Paquet. Elle est parallèle à la rue René-Leynaud. La rue compte de nombreuses traboules. (d'après Wikipédia)

Lyane en pleurs vient de découvrir ses vêtements de danse saccagés.



© Albert Chazelle, Hachette

Elle les montre à Mady qui parait avoir son âge.

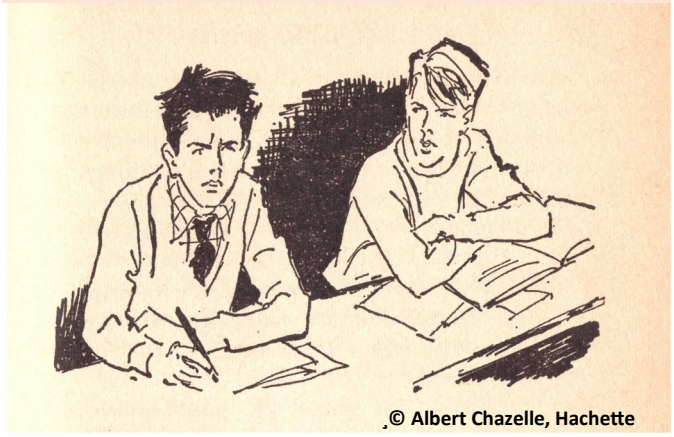
© Albert Chazelle, Hachette

Nadia KOULOFF

Danse Classique

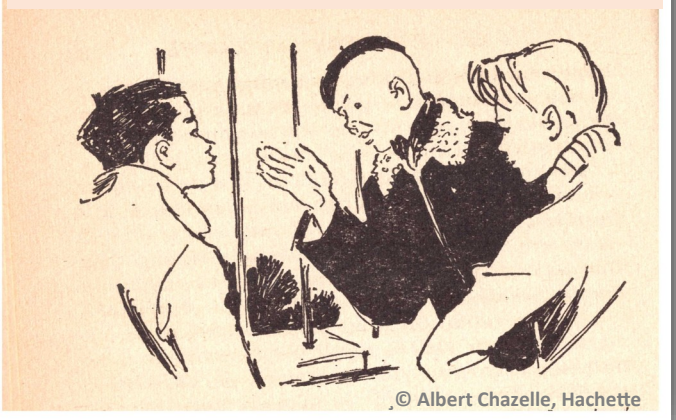
De façon plaisante, ce nom fait penser à celui d'un gâteau alsacien, le « kouglof »

Corget est toujours le voisin de Tidou sur le banc de l'école. A croire que les deux jeunes garçons sont toujours des élèves de M. Mouret...



© Albert Chazelle, Hachette

Le Tondu et Corget font amende honorable auprès de Tidou.



© Albert Chazelle, Hachette

© Albert Chazelle, Hachette

On ne peut que saluer l'audace généreuse de Mady, qui a reçu l'approbation de Tidou. Elle est disposée à abandonner l'appareil photo pour lequel les Compagnons ont contribué financièrement, malgré le fait qu'elle ne connaissait pas Lyane il y a seulement cinq minutes. Pourtant, une fois la jeune danseuse partie, des doutes commencent à assaillir Mady. A-t-elle eu raison de s'investir aussi profondément ? Tidou se fait du souci, particulièrement en ce qui concerne Corget, leur chef. C'est lui qui a proposé leur participation à ce concours de photographie... Acceptera-t-il cette décision prise sans qu'il soit concerté ? Malheureusement les appréhensions du maître de Kafi se vérifient dès le lendemain matin... La proposition de Tidou déclenche une vive controverse, un véritable *tollé* ! La majorité des Compagnons contestent fortement cette idée. Si Mady souhaite agir comme un saint-bernard, cela ne les concerne pas ! Événement atypique dans la série, à la fin de la matinée, les Compagnons se séparent *tels des moineaux en vol*, délaissant à son sort le pauvre Tidou. On a l'impression de revivre le premier épisode, « *Les Compagnons de La Croix-Rousse* », où les élèves de M. Mouret paraissaient méconnaître le pauvre Provençal tout fraîchement arrivé à Lyon... Tidou est perturbé ; comment pourra t-il expliquer la situation à sa camarade Mady ? Cependant, durant l'après-midi, les Compagnons semblent avoir changé d'attitude . Ils paraissent même un peu mal à leur aise... Pour commencer, ils demandent la permission à Tidou de rencontrer la jeune danseuse Lyane. Effectivement, ils craignent de faire de la peine à Mady, qu'ils tiennent tous en haute estime. Un rendez-vous est aussitôt programmé à la *caverne*, au bas de la *Rampe des Pirates*. Sous la houlette de Mady, l'équipe prend la direction de la rue des Capucins afin de rencontrer la malheureuse Lyane. Son état de détresse a profondément affecté Mady et Tidou. Les Compagnons, sur place, hésitent d'entrer dans la salle d'attente où de nombreux parents sont déjà assis . Ils décident de rester à l'extérieur puisque la pluie a cessé. Heureusement pour eux, un tableau pour le moins atypique se présente à eux. Une vingtaine, voire une trentaine de jeunes danseuses viennent d'émerger et traversent la cour en faisant des pointes pour préserver la propreté de leurs chaussons. Tidou, sans hésiter, attrape l'appareil photo sur lequel il ne reste plus qu'une seule prise de vue et déclenche l'obturateur. *L'éclair du flash inonda la cour de lumière...*

Le maître de Kafi n'est pas encore conscient qu'il a produit une photo exceptionnelle. Néanmoins lorsqu'ils rencontrent Lyane, et que, le cœur lourd, la jeune ballerine leur confie sa décision d'abandonner l'école de danse, les Compagnons décident à l'unanimité de lui apporter leur soutien.

© Albert Chazelle, Hachette

L'éclair du flash inonda la cour de lumière...

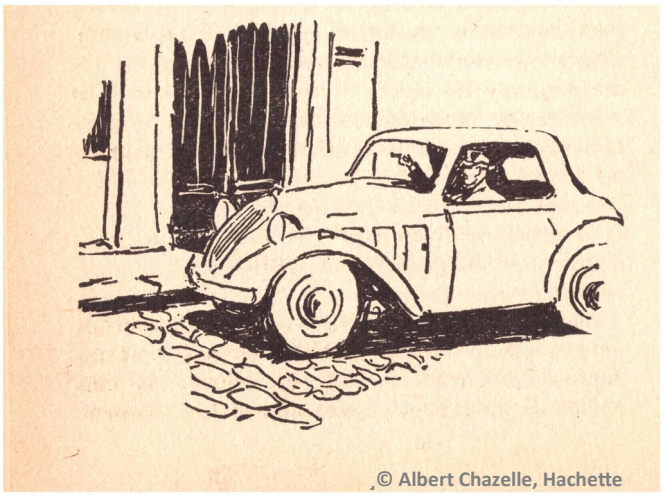
Elle confie également aux Compagnons qu'elle a perdu ses parents et que, malgré leur situation financière difficile, ses parents adoptifs se dévouent pour son bien-être. Elle a aussi le sentiment d'avoir été surveillée, tantôt par une femme, tantôt par un homme, tout en étant toujours accompagnée d'une camarade différente à chaque fois. Mady s'engage une fois de plus à lui fournir de l'aide, à veiller sur sa sécurité, et à la protéger, elle et ses biens. L'altruisme des Compagnons est source d'admiration. Nous avons déjà eu l'opportunité de les voir exprimer une empathie rare envers des étrangers en détresse. Un comportement admirable, malheureusement peu courant dans notre société de plus en plus individualiste. Les personnages imaginés par Paul-Jacques Bonzon sont des exemples à suivre pour ses jeunes lecteurs. Ils ont été fréquemment critiqués, voire tournés en dérision, pour leur attitude semblable à celle d'un *terre-neuve* ou d'un *saint-bernard*. Il apparaît toutefois que, selon l'auteur, ce sont des vertus morales qu'il convient de mettre en évidence. Toute sa série s'appuie sur ces fondements. Les Compagnons se démarquent, non seulement par leur moralité exemplaire, mais aussi par une générosité sans limites (*Les Compagnons iraient jusqu'à donner leur chemise* !). L'amitié renforce leur solidarité. On peut généralement soutenir, sans exagération, que ce sont les adultes qui nuisent dans leurs aventures, comme si leur maturité les avait corrompus. Il est vrai qu'on pourrait objecter sur cet excès de sentiments, mais, au bout du compte, nous ne sommes pas dans la « Bibliothèque Rose » et sa morale pesante ! Cependant, l'éditeur a semblé apprécier les textes de cet ancien enseignant qui savait aussi divertir ses jeunes lecteurs de la plus belle manière qui soit… On l'en remercie encore une fois vivement ici. C'est la série des « *Six Compagnons* » qui a éveillé en moi l'amour de la lecture, un souvenir que je n'oublierai jamais.

Chose promise, chose due… Les Compagnons s'empressent de céder leur appareil de photo au marchand de la place des Terreaux qui le leur avait vendu. Ce dernier, bon prince, leur en offre une somme tout à fait acceptable en reconnaissant que les *gones* en ont pris soin. Ils en profitent aussi pour faire développer leur dernière bobine de pellicule. Avec l'argent récupéré, Mady achète un tutu et une paire de chaussons neufs que l'équipe remet immédiatement à Lyane à l'école de danse. La jeune fille est enchantée, *elle avait sauté de joie*… Ensuite, conformément au plan, les Compagnons se regroupent en binômes pour escorter la jeune danseuse de son domicile, Rue des Tourettes [1], jusqu'à l'école de M^me^ Kouloff, rue des Capucins. Pendant quelques jours, tout se déroule sans accroc comme si les craintes de Lydia étaient infondées. Jusqu'à ce qu'un jour, lors d'un de ces voyages avec la Guille, Tidou, le jeune provençal, remarque une femme qui parait les suivre à distance. Arrivés devant l'entrée de l'école de danse, cette étrangère fait brusquement marche arrière. Cela a de quoi susciter la curiosité de Tidou, mais son camarade la Guille ne semble pas accorder d'importance à la situation. Nadia Kouloff, une ancienne ballerine de l'Opéra de Paris, loue chaleureusement sa protégée qui semble avoir réalisé d'importants progrès; de quoi encourager Lyane dans la préparation du concours.

C'est sur le chemin du retour, au niveau de la place du Jardin des Plantes [2], que Tidou remarque un étrange véhicule à bord duquel la mystérieuse femme a pris place aux côtés du chauffeur qui l'attendait.

(1) : À Lyon, il existe une rue de la Tourette qui s'embranche en diagonale sur le boulevard de la Croix Rousse. C'est aussi l'adresse de la mairie du 5 ème arrondissement de la ville. P.-J. Bonzon s'en est visiblement inspiré.

(2) : Le jardin des plantes de Lyon est un jardin public et un ancien jardin botanique, situé sur le bas des pentes du quartier de la Croix-Rousse à Lyon. Il est l'ancêtre de l'actuel jardin botanique de Lyon, situé depuis 1857 dans le parc de la Tête d'or.



Étrangement, Albert Chazelle semble avoir dessiné un cabriolet qui ressemble fortement à une Peugeot 202, à l'exception notable de l'emplacement des phares avant. Cette automobile a été produite de 1938 à 1949. En 1966, c'est donc déjà un modèle fort ancien… qui apparait aujourd'hui comme une antiquité digne de figurer dans un musée de l'automobile ancienne ! Certes, Paul-Jacques Bonzon l'avait en partie décrite :

mon attention fut attirée par une auto, arrêtée le long d'un trottoir. J'eus la certitude d'avoir déjà vu cette voiture, une heure plus tôt, quand nous descendions. Elle ne présentait rien de particulier, sinon qu'elle était d'un modèle assez ancien, avec des pare-chocs mangés par la rouille. Mais j'avais remarqué un homme au volant, dans l'attitude assoupie des chauffeurs de taxi qui attendent un client. Cependant, il ne s'agissait pas d'un taxi. L'homme était encore là… mais non plus seul. Une femme se tenait à son côté, vêtue de noir, ou de sombre, comme celle qui nous avait suivis. Était-ce elle ? Seul, le panier d'osier à bande rouge aurait pu m'en donner la certitude. L'avait-elle déposé sur la banquette arrière ? Je ne l'aperçus pas. La voiture dépassée, je me retournai brusquement et, à travers le pare-brise, je vis une main pointée dans notre direction, celle de la femme, qui l'abaissa aussitôt.

Cependant, Tidou n'a pas le temps de relever le numéro de la plaque d'immatriculation comme les Compagnons le feront souvent au cours de leurs aventures. Néanmoins, à l'emplacement qu'occupait cet ancien véhicule, il trouve deux billets écornés provenant du « Cinéma du Siècle [1]- Fauteuil Première série ». Mais, une nouvelle fois, la Guille ne parait pas être convaincu par ces fragiles indices.

[…] *Je n'insistai pas. Je l'avoue, je suis un peu susceptible et j'ai horreur qu'on se moque de moi* […]

Le lendemain, Mady apporte à ses camarades réunis dans leur fameuse *caverne*, une terrible nouvelle : Lyane a disparu !

C'est un article de l'édition du soir d'un quotidien local (probablement *Le Progrès*) qui a alerté la jeune fille. En effet, il y avait encore des crieurs de journaux dans les rues de la capitale des Gaules. C'est donc rue des Hautes-Buttes, où vivent ses parents, que Mady a été informée.

Elle se précipite au bas de la Rampe des Pirates pour retrouver les Compagnons qui restent sous le choc.

« Disparition d'une jeune danseuse,

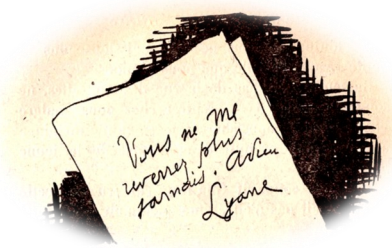
« Hier soir, vers 18 h 30, à la sortie du cours de danse qu'elle venait de suivre, une jeune fille a disparu. Inquiets de ne pas la voir rentrer, ses parents ont prévenu la police au milieu de la nuit. Des recherches effectuées immédiatement dans le quartier de la Croix-Rousse n'ont, jusqu'ici, donné aucun résultat. Voici le signalement de la disparue : Lyane Montanin, douze ans et demi, cheveux châtains, assez longs, visage mat, allongé. Manteau bleu foncé à gros boutons carrés noirs. Au moment de sa disparition, elle portait une petite valise verte assez usagée. D'après Mme Nadia Kouloff, directrice de l'école de danse, il pourrait s'agir d'une fugue, à la suite d'une contrariété. Adresser tous renseignements au commissariat de l'hôtel de ville. »

(1) : P.-J. Bonzon fait-il allusion au film français réalisé par Louis Lumière « La Sortie de l'usine Lumière à Lyon sorti en 1895, c'est-à-dire au siècle précédent ? Est-ce un discret hommage ?…

LYANE A DISPARU !

Incidemment, nous apprenons le nom de famille de Lyane : Montanin. Un nom fort peu usité selon les sites de généalogie que j'ai consultés. Le premier geste des Compagnons consiste à aller à la rencontre de Mme Nadia Kouloff, la professeure de danse. Cette dernière leur apprend que Lyane, lors de sa dernière séance, a une nouvelle fois retrouvé son tutu et ses chaussons lacérés. La pauvre jeune fille était désespérée. Toutefois, Mme Kouloff lui a promis de remplacer personnellement sa tenue afin qu'elle puisse participer au concours. C'est du reste à cause de cet examen que Lyane a été convoquée au dernier moment pour ce cours supplémentaire qui, d'ordinaire, n'avait pas lieu le mercredi. La professeure est persuadée que son élève a fait une fugue, un point de vue qui contraste totalement avec celui des Compagnons. Dans la foulée l'ensemble de l'équipe va chez les Montanin, les parents de Lyane qui demeurent rue des Tourettes. C'est son père qui leur ouvre la porte avant de les faire entrer dans l'appartement. Il appelle sa femme que l'on voit entourée de ses trois enfants. Le couple est profondément affecté par la disparition de leur fille adoptive. On apprend que la famille de Lyane a disparu pendant la guerre et que les Montanin l'élèvent depuis déjà une dizaine d'années. Ils partagent également le même doute concernant l'hypothèse de la fugue, celle privilégiée par la police et Mme Kouloff. C'est alors qu'on frappe à la porte. C'est le concierge qui leur apporte une lettre tardivement déposée par le facteur pour sa tournée du soir.

[…]*Mme Montanin prit la lettre, remercia, mais tout à coup, ayant jeté un regard sur l'enveloppe, elle s'écria : « Lyane !... C'est Lyane !... Je reconnais son écriture ! » Ses doigts tremblaient. Elle était incapable de la décacheter. Son mari la lui prit des mains et l'ouvrit. Mais, presque aussitôt, il pâlit et se laissa tomber sur une chaise. La lettre s'échappa de ses mains. Sa femme la ramassa et lut ces simples mots, tracés au milieu d'une feuille blanche : « Vous ne me reverrez plus jamais. Adieu ! Lyane.»*[…]



[…]Elle (Mme Kouloff) n'était plus très jeune et portait ce qu'on appelle un « collant » noir[…]

[…]C'était un homme grisonnant dont le dos, légèrement voûté, dénonçait une santé fragile[…]

FAITS DIVERS

Ces rapts qui ont marqué la France : L'enlèvement d'Éric Peugeot

En avril 1960, le petit-fils du grand patron de l'automobile française, **Éric Peugeot**, âgé de 4 ans et demi, est enlevé en banlieue parisienne. L'affaire fait alors la une de tous les journaux et bouleverse la France entière. L'opinion publique a toujours en tête le kidnapping de **Charles Lindbergh Junior**, fils du célèbre aviateur, âgé de 20 mois et retrouvé assassiné. Un tel acte, suivi d'une demande de rançon, ne s'était jamais produit dans l'Hexagone. Ce fait divers, unique en son genre, marquera longtemps les esprits.

«Cher monsieur Peugeot. Voilà ce qu'on pourra lire dans les journaux si vous nous faites marron : 'Le jeune Peugeot est mort après avoir subi d'horribles tortures parce que ses parents ont refusé d'allonger 50 millions [842 600 euros] ou ont été bavards avec la police...' Je ne tiens pas à confier votre petit aux bons soins de mon ami Dédé, il est un peu dingue !... » Cette lettre, dactylographiée en caractères rouges, majuscules et menaçant, adressée au père de l'enfant, a été déposée au pied du toboggan où a été enlevé Éric Peugeot, 4 ans. On ne le saura qu'à leur procès, mais pour la rédiger, les ravisseurs se sont inspirés de « **Rapt** », un polar américain dans lequel un jeune héritier est enlevé.

Le 12 avril 1960, **Éric** et son frère, **Jean-Philippe**, 7 ans, s'ébattent dans le petit parc pour enfants du golf de Saint -Cloud (Hauts-de-Seine) pendant que leurs grands-parents jouent sur le parcours qui domine Paris. Jeanine, la nurse, et Jean-Philippe n'ont rien vu, mais juste entendu les crissements de pneus d'une voiture qui démarrait à la hâte. Éric a disparu. Le soir même, Roland Peugeot lance un appel à la télévision : « C'est un père à qui l'on vient de prendre son enfant qui s'adresse à vous. » Il assure que s'il retrouve son fils vivant, il ne portera pas plainte. Mais il a tout de même alerté la police, qui se rend chez lui, avenue Victor-Hugo, Paris XVIe. Comment gérer ce premier rapt d'enfant en France ?

En bas de l'immeuble, la presse accourt, et le lendemain, l'affaire fait les gros titres et l'objet de nombreux reportages télévisés : en caméra cachée, des journalistes vont même jusqu'à arpenter les jardins publics et tenter d'enlever des enfants « pour voir », expliquent-ils, si c'est faisable... Le 14 avril, **Roland Peugeot** reçoit des instructions téléphoniques. Une rançon de 50 millions de francs doit être déposée au 16, passage Doisy, dans le XVII ème. Il impose aux enquêteurs de s'y rendre seul, mais revient sans son fils.

À une heure du matin, un petit enfant en culottes courtes sanglote devant une brasserie du XVI ème . « Je m'appelle Peugeot », dit-il. Son père le récupère au commissariat. Les ravisseurs ont tenu parole. Le rapt a duré deux jours et deux nuits. « *Je me suis bien amusé, dit Éric, inconscient de l'enjeu de la situation. J'ai mangé beaucoup de chocolat, regardé la télé et joué aux cartes* » avec ceux qu'il appelle « mes amis » et qu'il est incapable de décrire. Cinquante policiers s'attellent à les retrouver. L'enfant a été emmené à bord d'une **Peugeot 403** et séquestré dans un pavillon de Grisy-les-Plâtres, un petit village du Val-d'Oise. Onze mois s'écoulent, 1 500 auditions, autant d'impasses.

Une parole innocente va relancer l'enquête. Accoudé au zinc d'un bistrot, un indic d'Interpol entend : « Raymond Rolland, l'ex-mari de Ginette, roule sur l'or et flambe sévère ! » L'indic connaît **Rolland**, 25 ans, petit trafiquant de flipper. On interroge Ginette. Elle lui a prêté sa machine à écrire, une Hermès 2000 à ruban rouge, mais Rolland ne la lui a toujours pas rendue. Il est repéré à Megève, station de ski du gotha où il a loué un chalet, « Les Six Enfants », avec son compère **Pierre-Marie Larcher**, 38 ans, escroc notoire. Ivres d'insouciance, ils font valser les millions de la rançon. Cabriolet Thunderbird, restaurants étoilés (un soir, sans le savoir, ils dîneront même à la table voisine de celle des parents du petit Éric, venus skier -, casino, discos avec leurs copines ou des filles de passage...)

Arrêtés le 5 mars 1961, ils sont ramenés à Paris où une petite foule hurle « À mort ! » devant le quai des Orfèvres. Ils seront condamnés à vingt ans de réclusion, sans grands moyens pour cantiner : en onze mois, à Megève, ils dépensèrent la quasi-totalité de la rançon.

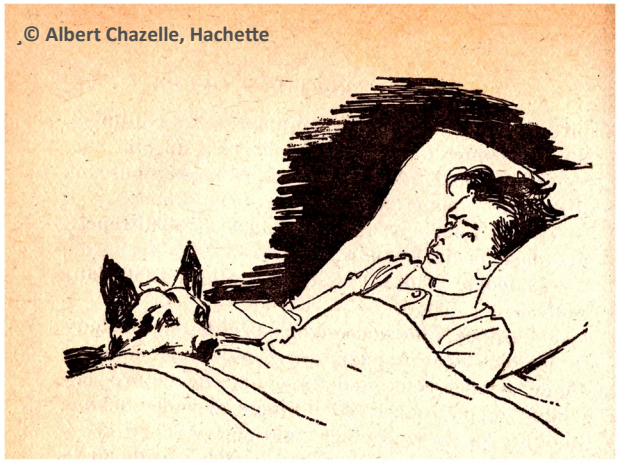
D'après cette source : https://www.parismatch.com/actu/faits-divers/ces-rapts-qui-ont-marque-la-france-lenlevement-deric-peugeot-215842

Les Parents de Tidou dans la Confidence !

Il est plutôt inhabituel que les parents des *gones* s'impliquent dans la série des *Six Compagnons*.

Pourtant Tidou, encore très affecté par la disparition de Lyane, va d'une certaine manière se « *confesser* » à son père. En effet, ce dernier était sur le point de lui faire une réprimande pour son retard lorsque le jeune garçon a craqué. Dévoiler à ses parents le pourquoi de ce retard et son angoisse l'a pour ainsi dire soulagé, le poids du secret était trop lourd à porter pour ses fragiles épaules. Même Corget, le chef de l'équipe, l'avait reconnu :

> — Oui, approuva Corget, je n'aime pas mêler mes parents à nos propres affaires, mais cette fois, c'est grave et il faut faire vite. Rendez-vous demain matin à huit heures, devant la "caverne", comme pour aller en classe. »



Le père de Tidou a également saisi la situation et assure à son fils aîné qu'il l'accompagnera au commissariat le matin suivant. Mais sa présence ne devrait pas être indispensable puisque les Compagnons peuvent compter sur M. Montanin, le père de Lyane. Inutile de sacrifier une demie journée de travail. Néanmoins, la nuit tombée, Tidou a beaucoup de mal à trouver le sommeil malgré la présence à ses côtés de son fidèle Kafi. Cette scène nous a fait pénétrer dans l'intimité de la famille, ce qui est assez inhabituel dans la série où les parents semblent souvent absents…

Les Compagnons ont décidé de se retrouver devant leur *caverne*, au bas de la *Rampe des Pirates*. Ensemble, ils se rendent rue des Tourettes pour rencontrer le père de Lyane. Malheureusement, ce dernier, fragile de santé, est souffrant et n'est pas en mesure de les accompagner. Toutefois, son épouse lui suggère de rédiger un mot d'introduction à remettre au commissaire. Sage précaution quand on connait les antécédents !… Arrivés au poste de police, les Compagnons sont reçus de manière glaciale par un agent qui consent malgré tout à les laisser entrer. Le commissaire n'étant pas encore arrivé, il convient de l'attendre en compagnie de deux vieux *vieillards* mis à l'abri pendant la nuit glaciale. Une demi-heure plus tard, le chef du poste de police se présente et exprime sa surprise face à ces jeunes qui, en théorie, devraient être en classe à cette heure-là. C'est Mady qui a été désignée pour défendre leur cause, mais cela commence plutôt mal. Le policier semble ne pas les prendre au sérieux et se montre très sceptique lorsque la jeune fille lui promet des *révélations*. Il plaisante même, sur un ton ironique qui déplait aux Compagnons, en apercevant Kafi et se demande ce que le chien de Tidou a à lui dire. Malgré tout, Mady s'explique et produit le mot écrit par le père de Lyane, ce qui atténue la sévérité du commissaire. Il les invite à passer dans son bureau, puis, après avoir allumé une cigarette (nous sommes en 1965 !), il écoute attentivement le récit de Tidou. Une simple vérification lui révèle qu'il n'existe pas de *Cinéma du Siècle* à Lyon ni dans ses environs. L'agent de police est convaincu que Lyane s'est enfuie, bien qu'il reconnaisse qu'elle ne doit pas être maltraitée par les Montanin. Il reproche aux Compagnons d'avoir une imagination foisonnante, une remarque plutôt ironique émanant de Paul-Jacques Bonzon ! Peu de temps après, ces derniers se retrouvent dans la rue, *perdus et désorientés*, ne sachant plus comment réagir.

C'est à ce moment-là qu'ils remarquent un homme, en tenue de travail, qui se dirige vers le poste de police portant à la main une petite valise verte qui ressemble fortement à celle de la jeune danseuse. Interpellé par les Compagnons, l'ouvrier reconnait l'avoir trouvée sur le quai du Rhône.

Persuadés qu'il s'agit bien de la valise de Lyane, les *gones* accompagnent l'homme jusqu'au bureau du redoutable commissaire. Sans ménagement, ce dernier questionne l'individu qui lui apporte cet objet trouvé.

La valisette contient bien les effets de la jeune danseuse : le collant noir, son tutu et ses chaussons…. Pourtant, le policier n'en démord toujours pas : pour lui, Lyane a pris la fuite.

Le commissaire lui fit signe de se taire et, s'adressant à l'homme :

« Où avez-vous fait cette découverte ?

— J'avais lu, dans le journal, la disparition d'une petite danseuse, fit l'ouvrier qui, d'après son mauvais français et son accent, devait être Italien. J'ai tout de suite pensé à elle.

— Je vous demande où vous l'avez trouvée, répéta le commissaire impatient.

— Sur un quai du Rhône, près du pont Morand, au bas de la Croix-Rousse.

— Quand ?

— Tout à l'heure, en venant prendre mon travail sur le chantier.

— Vous l'avez ouverte ?

— Elle n'était pas fermée à clef. Elle n'a même pas de serrure. »

Comme les Compagnons se récrient devant une telle attitude qu'ils ne comprennent pas, le policier congédie *ces effrontés* en leur interdisant désormais l'accès à son commissariat. Ce chapitre n'est guère à mettre à l'honneur de la police française : bien souvent, les *gones* se sont heurtés à ce type de comportement hautain et méprisant. Les Compagnons sont *révoltés, consternés*. Eux qui connaissent Lyane sont persuadés du contraire et se heurtent au raisonnement borné du policier. Bien qu'il soit encore temps de prendre le chemin de l'école, aucun des *gones* n'en a l'envie. En traversant la place des Terreaux, ils se font interpeller par le photographe qui leur avait vendu puis racheté l'appareil photo. Ce dernier parait ravi par le dernier cliché de la pellicule, celui que Tidou avait pris dans la cour de l'école de danse de M^me^ Kouloff.

« Regardez ! s'extasiait le photographe, comme s'il en était l'auteur, regardez ce premier plan presque flou à cause du mouvement des petites danseuses… et ces reflets sur les pavés mouillés de la cour. On devine l'eau comme si on la touchait… et ces architectures, au fond, qu'on dirait placées là, exprès, pour réaliser le plus merveilleux décor. Quelle réussite ! Des professionnels n'auraient pas fait mieux. Vous pouvez être fiers de votre travail… eh bien quoi ?… vous ne dites rien ? »

Les Compagnons ont d'autres soucis en tête et ne pensent même plus à concourir. Devant leur indifférence, c'est le photographe qui prend sur lui d'envoyer leur photo au journal. Quelle publicité pour lui et sa boutique ce serait si elle était récompensée ! Sur ce cliché, c'est la malheureuse Lyane qui apparait au premier plan, toute radieuse…

Mais, lorsque le marchand demande aux *gones* qui est l'auteur de cette photographie exceptionnelle - on sait que c'est Tidou ! - ces derniers lui répondent de signer *Les Compagnons de la Croix-Rousse* … La disparition de la jeune ballerine leur fait trop de peine et ils rentrent tristement chez eux, l'air découragé.

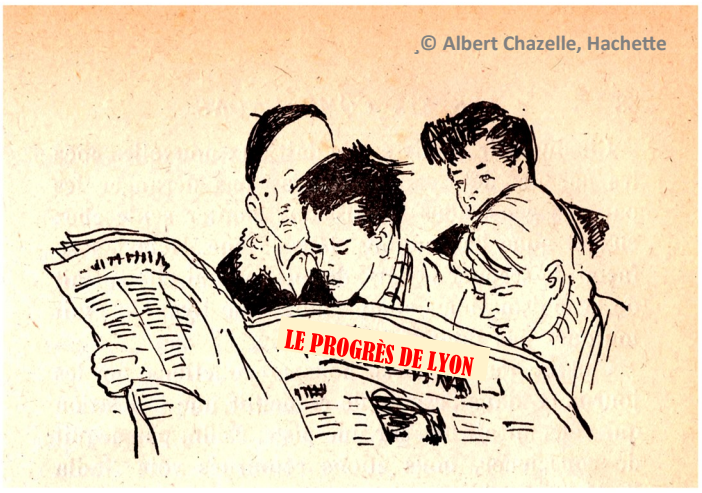
LE GRAND JEUNE HOMME BLOND

Lyane a non seulement disparu de la circulation mais aussi des pages du journal. Il est vrai qu'un fait divers en chasse un autre !... En soulevant l'indignation des Compagnons, *le commissaire n'avait réussi qu' à exciter leur désir de prouver qu'il se trompait*. Chaque matin, Mady rend visite aux Montanin, les parents adoptifs de Lyane, mais cette dernière ne donne toujours pas de signe de vie. Les *gones* retournent aussi voir Nadia Kouloff, la maîtresse de ballet. Cette dernière elle aussi ne comprend pas et n'a toujours pas trouvé qui était responsable de la détérioration des affaires de Lyane. De son côté, Gnafron utilise l'annuaire prêté par son voisin le droguiste (chez lequel il se blessera bientôt !...) et constate qu'il n'y a effectivement pas de *Cinéma du Siècle* dans la région lyonnaise. Mais, comme bien souvent, c'est Mady qui a une brillante idée en remarquant que *le département de l'Isère s'étend jusqu'aux portes de Lyon,* cette observation est d'autant plus pertinente aujourd'hui compte tenu de l'urbanisation effrénée des environs !... Et la jeune fille trouve un cinéma qui porte ce nom dans la ville de Vienne.

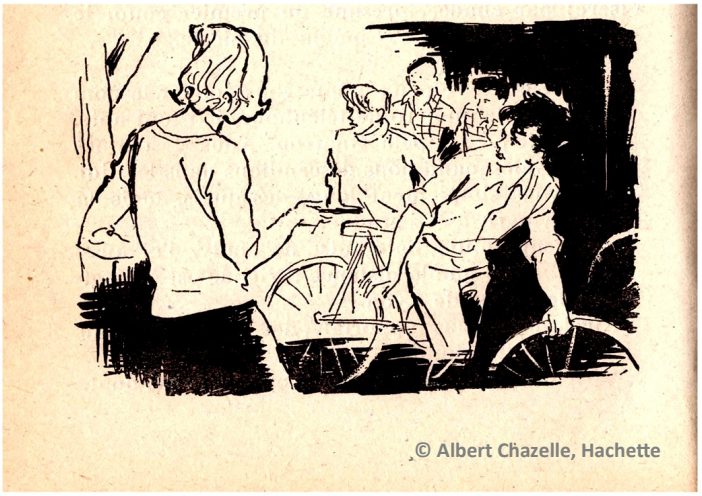
[...]*À Vienne ? répéta Gnafron. Nous y sommes passés à vélo quand nous descendions dans le Midi. Nous avons simplement longé les quais (du Rhône), mais la ville m' a paru assez grande*[...]

Le *gone* fait référence à « *La Pile Atomique* », deuxième épisode de la série, mais également au « *Gouffre Marzal* » puisque ce quatrième épisode se déroule en Ardèche. Les Compagnons avaient donc dû passer par la sous-préfecture de l'Isère, éloignée seulement de vingt-huit kilomètres de Lyon.

Mady précise même le nombre d'habitants, apportant des renseignements complets, preuve du sérieux de ses recherches, faites sans l'aide d'internet bien sûr. Par conséquent, il convient d'aller y faire un tour. Cependant, Bistèque précise qu'un seul vélo du groupe est équipé d'un allumage (celui de Gnafron !) : il faudra donc rouler de jour et compter au moins deux heures pour effectuer le trajet.



Tidou, le Tondu, Corget et Bistèque consultent fébrilement les pages du quotidien qui ne dit pas son nom. C'est bien évidemment du « Progrès » qu'il s'agit, le journal qui a organisé le concours de photos.



Les Compagnons, réunis dans leur « caverne » révisent leurs vieux vélos, qui en ont bien besoin, notamment leurs pneumatiques. Bien souvent, des rustines se sont décollées des vieilles chambres à air. De dos, on aperçoit Mady qui tient une bougie. Le local est en effet dépourvu d'électricité.

Vienne est une commune française située dans le département de l'Isère, en région Auvergne-Rhône-Alpes.

PETITE HISTOIRE DE L'AUTOROUTE LYON-VIENNE

Aujourd'hui, le tronçon « **Lyon-Vienne** » n'est qu'une petite partie de l'Autoroute A6, surnommée ***l'Autoroute du Soleil***, qui relie le Sud-Est de Paris à Lyon, mais il en allait tout autrement le 12 août 1965, jour de l'inauguration de cette portion d'autoroute entre Feyzin et Vienne qui comptait alors seulement deux fois deux voies. La circulation ne se faisait que dans le sens NordSud sur vingt-deux kilomètres. On était au tout début du cinquième plan qui, entre 1966 et 1970, avait prévu de construire 5 000 kilomètres d'autoroute pour un coût estimé à 26 milliards de francs. Il est vrai que notre pays avait pris un grand retard dans ce domaine par rapport à nos voisins allemands et italiens. En revanche, la ville de Vienne demeurait une forte entrave à la circulation automobile, freinée par un autopont et des feux tricolores. Il fallut attendre 1974 pour voir le contournement de Vienne sur la rive droite du Rhône, ce qui nécessita la construction de deux ponts autoroutiers. (Source : INA)

« Dommage : aujourd'hui, c'est un peu tard. Si j'ai bonne mémoire, la route n'est pas fameuse entre Lyon et Vienne, pleine de montées et de descentes. Avec la traversée de Lyon, de bout en bout, il faudrait compter près de deux heures pour aller.

Voici les propos peu flatteurs de Gnafron sur la chaussée que devront emprunter les Compagnons pour se rendre à Vienne !

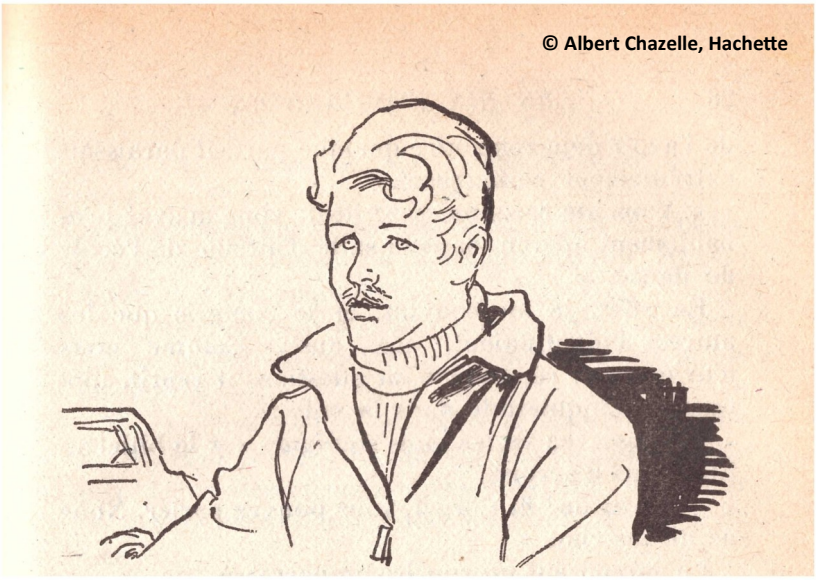
C'est alors qu'une main inconnue glisse une lettre sous la porte de la *caverne*. Voici son contenu :

« J'ai besoin de vous parler, mais à une *condition formelle* : que vous ne répétiez à personne ce que je vous dirai. Si vous êtes d'accord, trouvez-vous, ce soir, à six heures sur la place des Terreaux, à l'angle de la rue Romarin. Je vous reconnaîtrai. »

D'un commun accord, les *gones* décident de se rendre au lieu indiqué par leur mystérieux correspondant. Ils pensent que cette lettre a un rapport avec la disparition de Lyane. Mady, qui joue la graphologue, pense que ce mot a été rédigé par un homme…ce qui se vérifiera par la suite.

[…]*C'était un grand jeune homme de dix-huit à vingt ans, bien mis. Ses cheveux blonds, un peu frisés, sa petite moustache encore plus blonde, son visage assez particulier, me donnèrent l'impression de l'avoir déjà rencontré quelque part. Il paraissait extrêmement embarrassé* […]

Il s'agit de Jacques, le grand frère de Christine… qui est responsable de la détérioration des effets de Lyane à l'école de danse de M^me^ Nadia Kouloff !

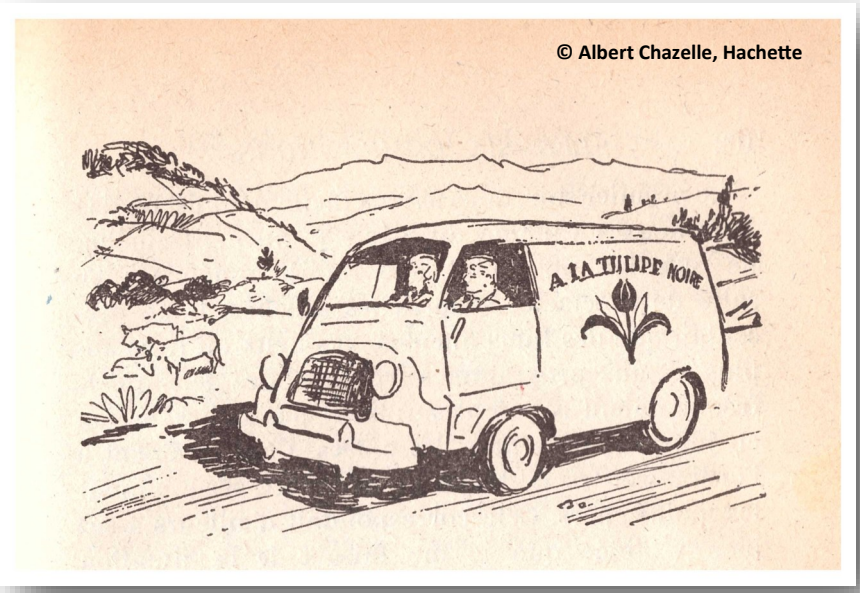


© Albert Chazelle, Hachette

« À LA TULIPE NOIRE »

En quelques mots, le jeune homme explique sa situation, après avoir demandé aux Compagnons de le tutoyer puisqu'il est à peine plus âgé qu'eux. Sa jeune sœur Christine, inscrite dans la même école de danse que Lyane, sait qu'au concours d'admission des petits rats à l'Opéra, *il y a beaucoup de candidates mais peu d'élues*. C'est pourquoi, connaissant le talent de Lyane, elle a voulu éliminer une rivale sans mesurer la portée de son geste. Désormais, elle regrette amèrement son geste, surtout depuis la disparition de la jeune danseuse. C'est pourquoi elle s'est confiée à son grand frère Jacques, le priant de ne rien dire à personne. Elle a l'impression d'avoir commis *un crime monstrueux*. Le jeune homme supplie les Compagnons d'accepter son aide pour rechercher la jeune fille, ce que Corget fait en lui promettant de garder le silence.

Le frère de la dénommée Christine explique qu'il travaille avec ses parents qui tiennent un magasin de fleurs « *À La Tulipe Noire* », situé non loin de là, rue du Bât-d 'Argent [1].



Depuis qu'il a obtenu son permis de conduire, *il pilote la petite camionnette de livraison*.

Si l'auteur ne précise pas le modèle de ce véhicule, Albert Chazelle a opté pour une *Estafette Renault*, alors très utilisée par les artisans, les commerçants et… les gendarmes !

Elle porte le nom de l'enseigne et est toujours garée non loin du magasin. Jacques se propose d'emmener les Compagnons à Vienne puisque les tickets du *Cinéma du Siècle* sont, pour l'instant, la seule piste dont ils disposent pour rechercher Lyane. Ce qui leur évitera une randonnée à vélo peu agréable en hiver ! Le rendez-vous est donc pris pour le lendemain à cinq heures et demie au bas de la Rampe des Pirates avec *le grand garçon blond*.

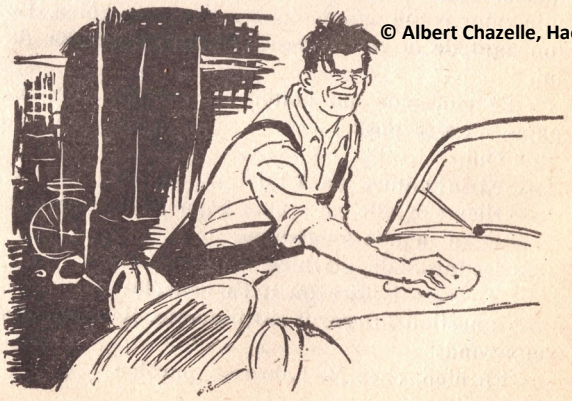
Jacques, leur nouvel associé, va donc les conduire par deux fois à Vienne, *la petite ville des bords du Rhône*, en fin d'après-midi avant de retourner finir ses livraisons puis revenir les rechercher ensuite. La première fois, les Compagnons découvrent le *Cinéma du Siècle*, qui ressemble plutôt à *une remise aménagée en salle de spectacle*. Une petite salle qui ne diffuse que des films anciens pour un coût minime. Le profil de l'homme à l'ancienne voiture, peu argenté semble-t-il, correspond bien à la clientèle… Mais les *gones* ne trouvent aucune trace de ce véhicule bien particulier dont la plaque d'immatriculation commence par un 13 ou un 18. Sans se décourager, Jacques propose de les accompagner à Vienne le dimanche après-midi, son père laissant la camionnette du magasin à sa disposition. Cette fois, l'équipe est au complet, ce qui fait qu'ils sont au nombre de huit. Corget décide de constituer quatre tandems afin de quadriller les rues étroites et accidentées de cette curieuse ville. Une fois de plus, Mady fait équipe avec Tidou… *à cause surtout de Kafi qu'elle aimait beaucoup* …

Les Compagnons sont alors à la veille des vacances qu'on appelait alors les vacances de Mardi Gras qui, aujourd'hui, sont devenues les vacances de février !

(1) : **La rue du Bât-d 'Argent est une voie du quartier des Terreaux dans le 1er arrondissement de Lyon. Elle tire son origine de la présence d'une enseigne en argent d'un commerce en rapport avec le métier de bâtier ou de bourrelier. La rue du Bât-d 'Argent débute rue Édouard Herriot, en prolongement de la rue du Plâtre et se termine quai Jean Moulin.**

C'est Tidou, une nouvelle fois en compagnie de Mady, qui va découvrir au fond d'une impasse le véhicule qu'ils recherchaient. Une espèce d'athlète, *en manche de chemise malgré le froid,* est en train de nettoyer sa carrosserie. C'est par l'intermédiaire de son jeune fils que les Compagnons apprennent que son père a acheté la veille cette voiture, facilement identifiable grâce à sa plaque d'immatriculation 1313 CM 38, à un certain garage Labrosse.

GARAGE DU BAS-DAUPHINÉ
LABROSSE FRÈRES
SPÉCIALISTE DE LA VOITURE D'OCCASION



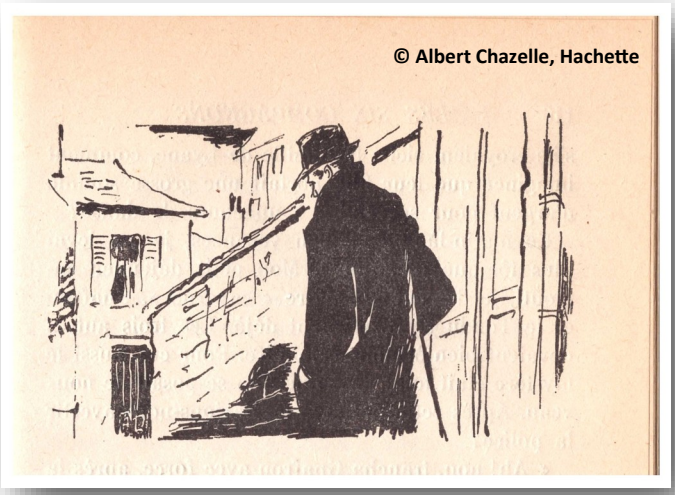
Tidou a reconnu l'ancien véhicule à qui son propriétaire actuel semble vouloir donner une nouvelle jeunesse.

Tidou a tôt fait de trouver l'adresse de cet établissement qui se trouve à Vienne. Naturellement, ce garage est fermé puisque c'est dimanche. Cependant, la chance jouant en leur faveur, les *gones* apprennent, par un mécanicien qui habite non loin de là, que cette voiture n'est restée au garage qu'une semaine. Son précédent propriétaire habiterait une certaine montée Saint-Antoine… où les Compagnons se rendent sans tarder. Les lieux sont déserts mais une petite épicerie est ouverte. L'obligeante commerçante, avec l'aide d'une cliente, les renseigne sur les propriétaires de cette auto. Il s'agit d'un couple, les Russieux [1], qui habite une maisonnette, sans étage, située au numéro 17 de la montée Saint-Antoine. Le bonhomme a mauvaise réputation, *une sorte de bon à rien* qui exerçait la profession d'aide-comptable mais qui s'est fait renvoyer de partout… et qui aurait également fait de la prison. Le couple, qui n'a pas d'enfant, vient tout juste de vendre sa maison. Mais il se fait tard et il est temps pour Mady et Tidou de rejoindre leurs camarades qui les attendent en compagnie de Jacques. Tout le monde est d'accord pour trouver ces personnes louches et qui en outre ressemblent étrangement à celles que Tidou a vues près du Jardin des Plantes à Lyon. Le frère de Christiane promet de faire ses livraisons le lundi matin et de revenir à Vienne dès l'après-midi afin de surveiller ces gens suspects à plus d'un titre.

Mais pourquoi auraient-ils enlevé Lyane ? Ses parents n'étant pas riches, il ne devrait pas être question de leur réclamer une rançon…

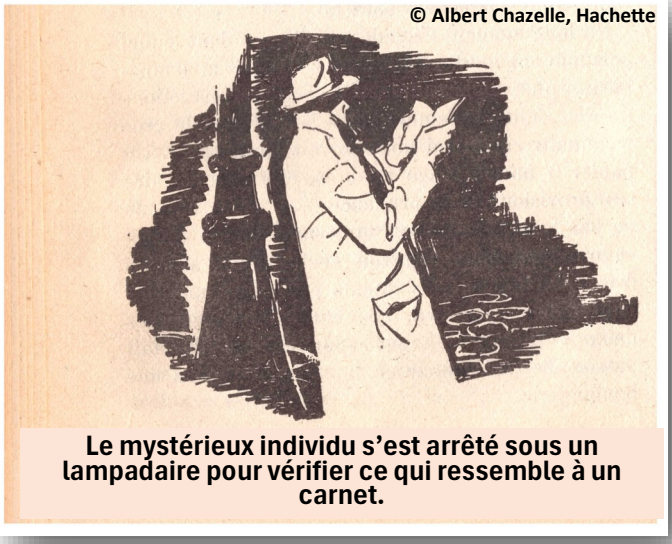
Après avoir passé une mauvaise nuit, Tidou rejoint ses camarades à la *caverne*. Comme promis, le *grand Jacques* vient les chercher en tout début d'après-midi. Mady s'installe sur le siège du passager, tandis que les Compagnons s'entassent comme ils peuvent dans *l'estafette Renault* habituellement dévolue à la livraison de fleurs. Une fois rendus à la Montée Saint-Antoine à Vienne, les *gones* se cachent dans une encoignure du mur du cimetière qui longe la rue. Peu de temps après, un homme sort de la maisonnette qu'ils surveillent.

Les Compagnons s'empressent de le suivre.



Nous avions bien fait de nous hâter. A peine attendions-nous depuis un quart d'heure, que la porte de la maison s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil. D'assez petite taille, de corpulence très moyenne, il n'avait pas du tout l'allure de celui à qui il avait vendu sa voiture. Vêtu d'un pardessus gris aux poches déformées par un long usage, il portait un feutre noir, certainement pas très neuf non plus.

(1) : **Russieux, ce nom de famille est très peu répandu. Il est probable que ce surnom rare, devenu patronyme, ait été donné à une seule personne à l'origine. Autrement dit, tous les porteurs de ce nom de famille sont certainement de lointains cousins.** (Généanet)



Le mystérieux individu s'est arrêté sous un lampadaire pour vérifier ce qui ressemble à un carnet.

L'homme descend en ville pour se rendre… au commissariat de police ! Les *gones* sont stupéfaits par cette révélation. Mais le mystérieux personnage ne s'attarde pas puisque seulement trois minutes plus tard, il quitte le bâtiment pour retourner à son domicile. La surveillance de la maisonnette se poursuit. Bientôt, c'est au tour de sa femme qui quitte le foyer pour faire quelques courses, suivant les dires de Gnafron et la Guille qui ont été désignés par Corget pour jouer le rôle de « pisteurs ». Enfin, à la nuit tombée, c'est de nouveau l'homme au pardessus qui réapparait pour retourner au commissariat ! Comme la fois précédente, il en ressort presque aussitôt muni de ce qui ressemble à un carnet. Et c'est à la lumière d'un lampadaire que l'individu consulte cet objet qu'il a retiré de sa poche et qu'on vient semble-t-il de lui remettre. Sur ce, il s'empresse de rentrer chez lui. Les Compagnons décident d'en faire autant et regagnent Lyon à bord de la camionnette du grand Jacques. Ils ne savent quoi penser de cette étrange situation mais se promettent de retourner à Vienne dès le lendemain. Cette fois, lorsque l'homme sort, il ne se dirige pas vers le poste de police. Il gagne l'arrêt d'un autobus. Peu de temps après, il monte à bord d'un *gros car bleu* à destination de Lyon. Les Compagnons se précipitent à bord de la camionnette du *grand Jacques* pour le prendre en filature. Mais les encombrements de la circulation urbaine et les nombreux feux rouges font qu'ils perdent la trace de l'autobus. Cependant, grâce à l'habileté de leur conducteur, les Compagnons rejoignent le bus parvenu à son terminus. Ils repèrent l'homme qui, à pied, se dirige vers le centre-ville.

C'est dans la plus grande artère de Lyon, la fameuse rue de la République, que l'individu stationne devant une vitrine, celle d'une grande agence de voyages.

Jacques s'exclame alors : « *Le commissariat, c'est son passeport qu'il venait y chercher* ! »

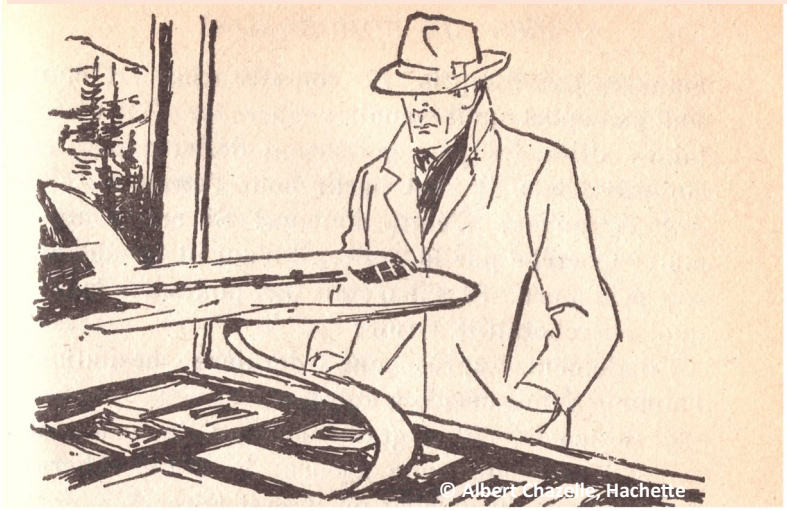
L'homme étant entré dans l'établissement, le *grand Jacques* décide de le suivre, accompagné du seul Tidou.

S'étant approchés du guichet auquel se tenait « *l'Homme de Vienne* », ils apprennent que ce dernier est à la recherche d'un vol à destination du Canada, la ville lui semblant indifférente : Québec, Montréal, Ottawa…

Une compagnie suisse, qui assure cette liaison, fait escale à Lyon mais il est déjà trop tard pour prendre une réservation sur le vol qui doit avoir lieu demain, un mercredi.

À moins que…

Le visage masqué par son feutre, l'homme regarde la maquette d'avion qui se trouve dans la vitrine de l'agence de voyages.



Intimidé par le luxe du vaste hall de l'agence, je laissai Jacques passer devant moi. Notre homme s'était approché d'un guichet portant en grosses lettres cette inscription : « TRANSPORTS AÉRIENS ». il discutait avec l'employé. Jacques me fit signe de le suivre devant le guichet voisin qui, par chance, était celui des renseignements. Trois personnes, deux hommes et une femme, s'y trouvaient déjà.

Curieusement, sur ce hors-texte en couleur, Albert Chazelle semble avoir commis une erreur. En effet, Paul-Jacques Bonzon précise que l'homme au pardessus s'entretient au guichet avec une interlocutrice, une employée… et non pas avec un jeune homme !

On remarque que *le grand Jacques* et Tidou ne sont guère discrets, écoutant attentivement les propos de l'individu.

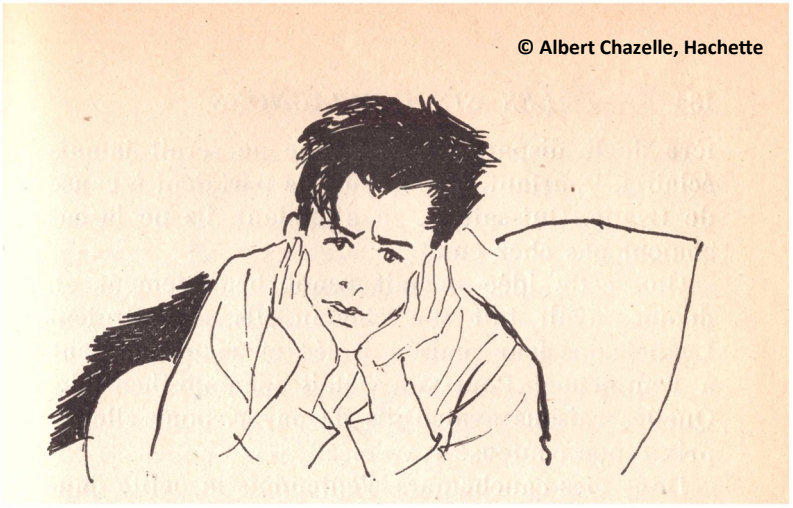
Mais il s'agit désormais de patienter. En effet, il faut téléphoner à Genève pour s'assurer de la disponibilité de places sur le vol concerné, ce qui demande un certain temps… Internet n'existait pas encore ! Tandis que l'individu patiente dans l'agence, les Compagnons se relaient pour effectuer leur surveillance.

Enfin, l'homme quitte l'agence de voyages et parait satisfait. Selon toute apparence, il a même réglé son billet. Après avoir fait une courte pause dans un café, il retourne au terminus pour reprendre l'autocar qui le ramènera à Vienne.

Le lendemain après-midi, anxieux au plus haut point, les Compagnons s'entassent de nouveau dans *La Tulipe Noire*, nom qu'ils ont donné à la camionnette conduite par *le grand Jacques*. Mais, cette fois, sur la route de Vienne, leur véhicule donne des signes de faiblesse leur imposant un arrêt immédiat. *Le grand Jacques*, aidé du Tondu, nettoie les bougies encrassées par l'essence. Mais, ce qui semblait n'être qu'un banal incident mécanique, va se transformer en une véritable panne !

En effet, devant l'impossibilité de redémarrer, *le grand Jacques* constate avec effroi que la bobine d'allumage, qui est brûlante, vient tout juste de griller.

« *Un avion pour le Canada?* »



Ils se trouvent alors non loin de Saint-Symphorien (-d'Ozon) [1] qu'ils viennent de dépasser, à huit kilomètres environ de Vienne, leur destination. Jacques pense pouvoir se faire dépanner dans cette localité.

(1) : Saint-Symphorien-d'Ozon est une commune située dans l'aire urbaine de Lyon, à 10 km au sud de Lyon. Elle fait aussi partie de la communauté de communes du Pays de l'Ozon. L'Ozon est le ruisseau traversant le territoire de la commune, affluent du Rhône.

LA LOI DES SÉRIES

Il me semble qu'un épisode de la série des Six Compagnons en appelle un autre. Je m'explique. Précédemment, dans « **Le Piano à Queue** », Paul-Jacques Bonzon avait abordé le sujet de la musique classique et son récit trouvait son épilogue à l'Opéra de Lyon...

il est possible que cet enchaînement l'ait conduit à songer à la danse classique qui y est fortement associée. Les petits rats de l'Opéra s'entrainent en effet au son d'un piano !...

Ici, dans la séquence de l'agence de voyages lyonnaise, j'ai pensé que l'auteur a pu avoir l'idée d'envoyer ses Compagnons à l'étranger. Non pas au Canada, voyage trop lointain, mais en Angleterre, ce qui nous donnera un peu plus tard « **Les Six Compagnons à Scotland Yard** »...

En fait, chaque nouvel épisode lui ouvrait des horizons différents car il était primordial de se renouveler dans ce type d'exercice très particulier qu'est la rédaction d'une série, si on voulait capitaliser sur la fidélité de ses jeunes lecteurs sans les décevoir.

C'est pourquoi, les différents titres alternent de décors : une fois la Croix-Rousse, une fois à l'extérieur... Il s'agissait de ne pas se laisser enfermé dans une routine qui aurait pu lasser le lecteur. À la lecture de ces différents titres, on voit bien que Paul-Jacques Bonzon n'a cessé de faire évoluer sa série vers plus de réel et plus de maturité.

Q-R

Les Six Compagnons figurent en bonne place de ce catalogue des séries de la Bibliothèque Verte et Rose. Ils sont entourés des « Médecins de l'Impossible » (Philippe Granjon et Pascal Delaroche) , d'« Indiana Jones Junior », d'« Alice » (de Caroline Quine) de « Tarzan » (d'Edgar Rice Burroughs), d'« Arsène Lupin » (de Maurice Leblanc), des « Trois Jeunes Détectives » (d'Alfred Hitchcock), de « L'Étalon Noir » (de Walter Farley), de « Michel » (de Georges Bayard, série réduite à 16 titres), des « Conquérants de l'Impossible » (de Philippe Ébly), des « Jeunes Filles en Blanc » (de Suzanne Pairault), de « Langelot » (par le lieutenant X).

Les illustrations de cette page sont extraites d'un catalogue d'Hachette Jeunesse publié en 1995 dont j'aurais l'occasion de vous reparler.

« La Mady » de Robert Bressy ressemble fortement à un garçon... Pourtant, Paul-Jacques Bonzon, et Albert Chazelle, avaient pris soin, tous deux, de la féminiser. Mady était loin d'être « un garçon manqué » à l'image de Claude du « Club des Cinq » !...

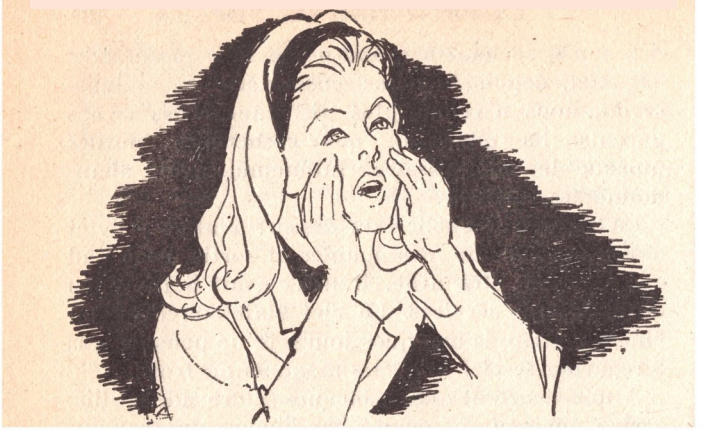
Il ne leur reste alors que l'option de l'auto-stop, méthode aléatoire… Cependant, au bout d'un quart d'heure, un chauffeur de poids lourd consent à s'arrêter et à prendre à son bord *le grand Jacques* qui promet de revenir, muni de la pièce de rechange indispensable. En dépit des assurances de leur pilote, les heures passent sans qu'il revienne. C'est alors que les Compagnons remarquent une voiture qui effectue un dépassement dangereux d'un lourd camion de déménagement. Au volant, ils identifient aisément l'individu qu'ils ont suivi la veille jusqu'à l'agence de voyages lyonnaise. Il semble aussi qu'ils ont été reconnus, en particulier Kafi ! Que faire ?…

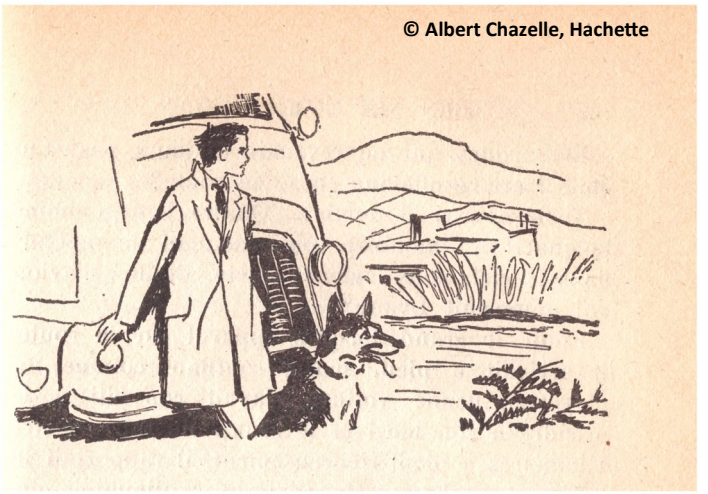
À bord du véhicule, il y a trois personnes : Lyane est-elle parmi elles ?…

Ce n'est que bien plus tard qu'apparait *le grand Jacques* en nage. Il transporte la précieuse pièce de rechange mais il a du faire le chemin du retour à pied, faute d'avoir trouvé un automobiliste complaisant pour le prendre en charge. De toute urgence, il procède au changement de la bobine d'allumage. Direction : l'aérodrome de Lyon-Bron [1] . Plus exactement, le parking situé devant le hall de la salle d'attente.

C'est à ce moment-là, pour le moins surprenant, que nous apprenons le véritable prénom de la Guille : Robert ! En effet, c'est ainsi que l'appelle un douanier [2], ancien voisin de ses parents, qui vient de reconnaître le jeune garçon. Un dénommé Monsieur Marait. Ce dernier vient de contrôler les bagages des voyageurs en partance pour le Canada. Il se souvient très bien de la description du couple que les *gones* lui ont faite, oui, ils étaient accompagnés d'une jeune fille. Les Compagnons en sont persuadés : il s'agit de Lyane, même si ses beaux cheveux blonds ont été coupés et qu'on l'a affublée d'une paire de lunettes pour la rendre méconnaissable.

Curieusement, je n'ai pas compris ce que cette vignette est censée illustrer dans le récit. Quelle est la personne que Mady semble appeler ?…

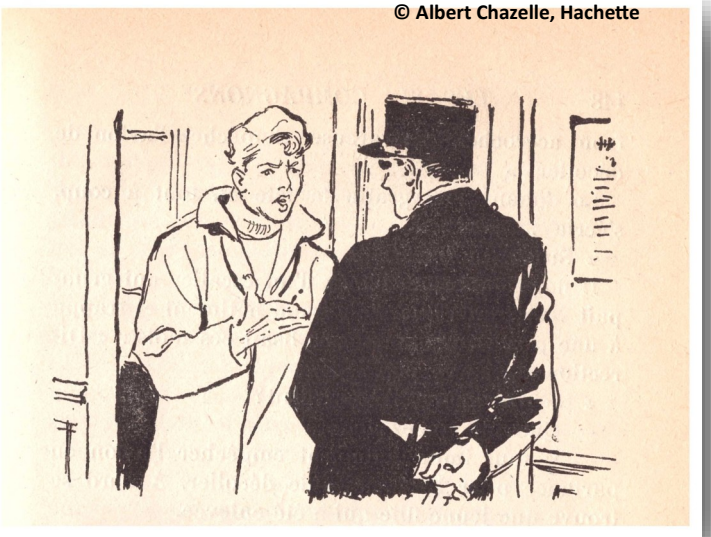




© Albert Chazelle, Hachette

Les jambes coupées par l'émotion, je revins m'appuyer contre la camionnette. Oui, à présent, j'en étais sûr. Il y avait trois personnes dans la voiture : l'homme, seul, à l'avant, et deux autres, à l'arrière. Qui était la troisième ?… Lyane ?

Adossé à la camionnette, je me remettais à grand-peine de mon émotion. Tous mes membres tremblaient. Et je ne cessais de répéter : « Je vous assure que Lyane était avec eux… et l'homme nous a reconnus ; en tout cas il a reconnu Kafi. »



© Albert Chazelle, Hachette

(1) : devenu depuis 1981 un aéroport d'affaires, le trafic international ayant été détourné sur le nouvel aéroport de Satolas, rebaptisé en 2000 : « Aéroport de Lyon-Saint-Exupéry ».

(2) : cette figure de sympathique douanier est à rapprocher de celle de « La Brigade Volante » et de Monsieur Raymond Noulos.

UNE COURSE POURSUITE À TRAVERS CHAMPS

Faute de pouvoir joindre le commissaire de l'aéroport, le douanier, qui en fait est brigadier, prend sur lui d'avertir le directeur de l'aérodrome. Il l'informe de la tentative d'enlèvement. Ce dernier, après une brève hésitation, décide d'interrompre le décollage de l'appareil concerné. Les passagers sont alors rapatriés dans un gros car qui les reconduit dans la salle d'attente. Mais, parmi ces voyageurs, les Compagnons ne parviennent pas à identifier les personnes recherchées. L'intrépide Gnafron réussit même à se faufiler dans le groupe. Pourtant, il revient bredouille. Les Russieux semblent avoir disparu, tout comme la jeune Lyane. Les Compagnons sont abasourdis : se seraient-ils trompés ?...

C'est à ce moment-là que Kafi se frotte dans les jambes de son maître. Il tient dans sa gueule ce qui ressemble à un chapeau , Tidou s'exclame : « *Le feutre gris de l'homme* ! ». Le brave Kafi a tôt fait de conduire les *gones* à l'endroit de sa découverte, de l'autre côté de l'avion immobilisé sur une piste secondaire. Les fuyards se sont échappés à travers champs. Il convient de leur donner la chasse. C'est Kafi qui les entraîne aussitôt vers un petit bosquet où les individus ont dû se cacher un moment. D'ici, le couple a cherché à rejoindre leur voiture de location qu'ils avaient abandonnée sur le parking de l'aérodrome, tout en emmenant la malheureuse Lyane.

L'homme à l'imperméable a retrouvé semble-t-il son chapeau qu'il avait perdu dans sa fuite! De quelle façon ? ... L'histoire ne nous le dit pas !

Au pas de course, les Compagnons suivent le grand Jacques, talonné par Gnafron pourtant beaucoup plus petit. Mais il est trop tard ! Une voiture manœuvre déjà pour quitter le parking. Sans hésitation aucune, il ne peut s'agir que du couple recherché, les Russieux. Trop éloignés pour intervenir par eux-mêmes, Tidou ordonne à Kafi de les rattraper. Le brave chien saute sur la portière dont le conducteur a baissé la vitre et s'y agrippe fermement. Puis il mord le chauffeur qui commençait à prendre de la vitesse. Peu après, la voiture se met à zigzaguer et termine sa course dans un fossé. Les Compagnons encerclent le véhicule d'où s'extirpe le couple. En revanche, pas la moindre trace de Lyane ! Une nouvelle fois, Tidou fait appel au flair *extraordinaire* de son chien : il s'agit de retrouver de toute urgence la jeune danseuse. Mady l'accompagne bien évidemment tandis que les autres *gones* et le *grand Jacques* se chargent de surveiller les Russieux. Cette fois, Kafi les entraîne dans une autre direction. En chemin, le fidèle chien-loup découvre une paire de lunettes aux verres neutres. Sans doute, celle que Lyane a été contrainte de porter. Un nouvel indice pour le flair de Kafi qui reprend sa course. Cette fois, il se dirige vers un hameau qu'on aperçoit au loin.

« Oh ! s'écrie Mady... là-bas, dans l'herbe !... »

Nous nous précipitons. Une forme, en manteau gris à carreaux, est allongée sur le sol, inerte.

« Lyane ! »

Malgré ses cheveux coupés court, ses traits tirés, son teint pâle, nous l'avons tout de suite reconnue. Penchée sur elle, Mady prend sa main.

« Lyane ! »

Elle est évanouie. Fatiguée, malade peut-être, elle a dû trébucher sur un caillou caché par les herbes sèches et s'effondrer sans pouvoir se relever. Mady essaie de la ranimer, en vain. Alors, elle se tourne vers moi :

— Je reste auprès d'elle. Cours vite à l'aéroport ; demande qu'on envoie une ambulance. »

ÉPILOGUE

Nous voici dans la salle d'infirmerie de l'aéroport. L'infirmière rassure les Compagnons sur l'état de santé de la jeune fille. *Pauvre petite Lyane !*

La jeune danseuse a bien changé depuis quinze jours. Elle reprend lentement ses esprits après avoir bu une tisane que l'infirmière vient de lui apporter. C'est alors que survient le commissaire du quartier de l'Hôtel de Ville, celui-là même qui les avait si mal reçus !... Le policier dit avoir été alerté par son collègue de l'aéroport. Il parait stupéfait face aux évènements qu'il n'avait pas anticipés. Le commissaire s'est passablement radouci et se montre même prévenant envers Lyane, notamment lorsque cette dernière est mise en présence de ses ravisseurs. Le couple Russieux quant à lui s'obstine à garder le silence. Alors, la jeune ballerine entreprend de raconter son histoire. Elle a été enlevée par ce couple qui l'a tenue prisonnière au fond d'une sombre cave, chichement éclairée par une bougie. Sous la contrainte, elle a été forcée, même battue, de rédiger le mot parvenu à ses parents adoptifs. La veille du départ, la femme est venue lui couper les cheveux. Puis ses ravisseurs l'ont entraîné à l'aéroport après l'avoir une nouvelle fois menacée et lui avoir fait absorber un médicament soporifique. C'est donc dans un état semi-comateux qu'elle est montée à bord de l'avion en compagnie de ses ravisseurs. Dans leur fuite, ils l'abandonnent à demi consciente. Devant le silence obstiné des Russieux, le commissaire fait de nouveau fouiller l'homme. Dans la doublure de son manteau, on trouve enfin des documents qui vont tout expliquer. Il s'agit de lettres en provenance de Clear-River [1] au Canada. Un certain Amédée Charbonnier [2] vient de décéder à l'âge de quatre-vingt-douze ans laissant une fortune estimée à plusieurs centaines de milliers de dollars. Originaire de la région lyonnaise et parti très tôt faire fortune en Amérique du Nord, cette personne est décédée. Son testament cible son héritier le plus proche parent qui sera son héritier déclaré. Sinon, cet argent doit être restitué à l'état canadien. Au courant des circonstances, et à l'aide de faux documents d'identité, les Russieux ont tout manigancé. Ils cherchaient à prendre possession de l'héritage qui revenait à Lyane dont Charbonnier était le premier nom de famille avant celui de Montanin.

La jeune et ravissante infirmière est en discussion avec les Compagnons pour lesquels Albert Chazelle semble avoir une préférence : Tidou, Corget, le Tondu sans oublier Mady !

« Où suis-je?... dans un autre pays? »

(1) : La rivière Clearwater coule dans la province canadienne de l'Alberta. Cette rivière est d'une longueur de 203 km. Elle est un affluent de la Rivière Saskatchewan Nord et donc un sous-affluent du Fleuve Nelson. P.-J. Bonzon s'en est-il inspiré ? On peut aussi supposer qu'il ait pensé à River City, la ville d'Alice Roy !

(2) Charbonnier : Nom de métier, producteur de charbon de bois. Le nom est très fréquent en France. C'est dans le département de l'Indre qu'il est le plus répandu.

Finalement, c'est la femme qui va tout avouer, rejetant la faute sur son mari. Le commissaire de police n'hésite pas à traiter les Russieux de criminels. Puis il les fait embarquer sous bonne garde. L'arrivée des Montanin, les parents de Lyane, oblige les Compagnons à quitter à leur tour le bureau. Le policier, d'un ton bourru, les félicite sincèrement et présente même ses excuses ! Il adresse *ses plus chaleureux compliments* aux huit jeunes gens présents, mais Mady le rectifie. Dans ce chiffre, le commissaire a oublié Kafi, ce qui le porte à neuf ! Effectivement, le chien de Tidou a joué un grand rôle dans le dénouement de cet épisode. Malicieusement, Gnafron toujours revanchard, ajoute que *le brave animal a du flair, lui…*

Après avoir fait les gros titres des journaux, comme d'habitude, serait-on tenté de dire, la vie reprend son cours. L'état nerveux de Lyane suscite au début quelques inquiétudes. Un jour, n'y tenant plus, le *grand Jacques* lui apporte un énorme bouquet de roses et lui avoue la culpabilité de sa sœur Christine. C'est un grand soulagement, non seulement pour lui, mais aussi pour Lyane qui connaît enfin la clef du mystère. Autre bonne nouvelle : la date du concours d'admission à l'Opéra de Lyon a été retardée en raison de l'épidémie de grippe qui sévit dans la région lyonnaise. Ce qui laisse *le temps à la jeune danseuse de se rétablir et de se préparer.*

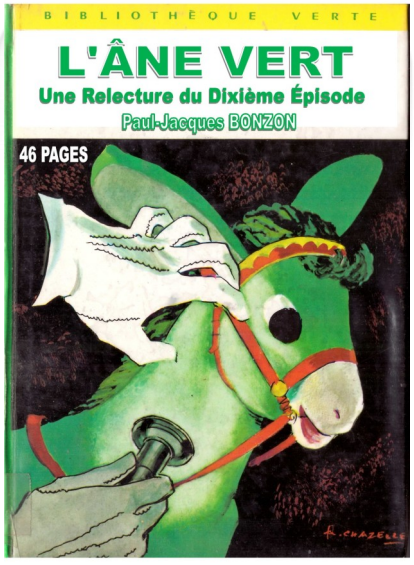
Arrive enfin le grand jour. Les Compagnons sont exceptionnellement admis à assister aux épreuves, de même que Kafi dont le brave concierge a eu pitié. Installés au fond de la salle, sans faire de bruit, ils sont spectateurs du concours qui se déroule sur la scène même de l'Opéra. Sur les quatre-vingt-douze candidates (l'auteur semble avoir un faible pour ce nombre !), seules sept d'entre elles seront retenues ! Et bien entendu, parmi ces dernières, figurent Lyane et Christine, la sœur du *grand Jacques*. Au total, ce sont trois élèves de la classe de Mme Kouloff qui ont été sélectionnées.

En quittant le théâtre, les Compagnons sont interpellés par les marchands de journaux décidément très présents dans les rues de Lyon. En effet, le quotidien publie les résultats du *grand concours de chasseurs d'images*, les dernières nouvelles ! Et, comme on s'y attend, c'est la photographie prise à la sauvette par Tidou dans la cour de la classe de Mme Kouloff qui a remporté le premier prix : un vélomoteur tout neuf, ce qui déclenche la joie du Tondu.

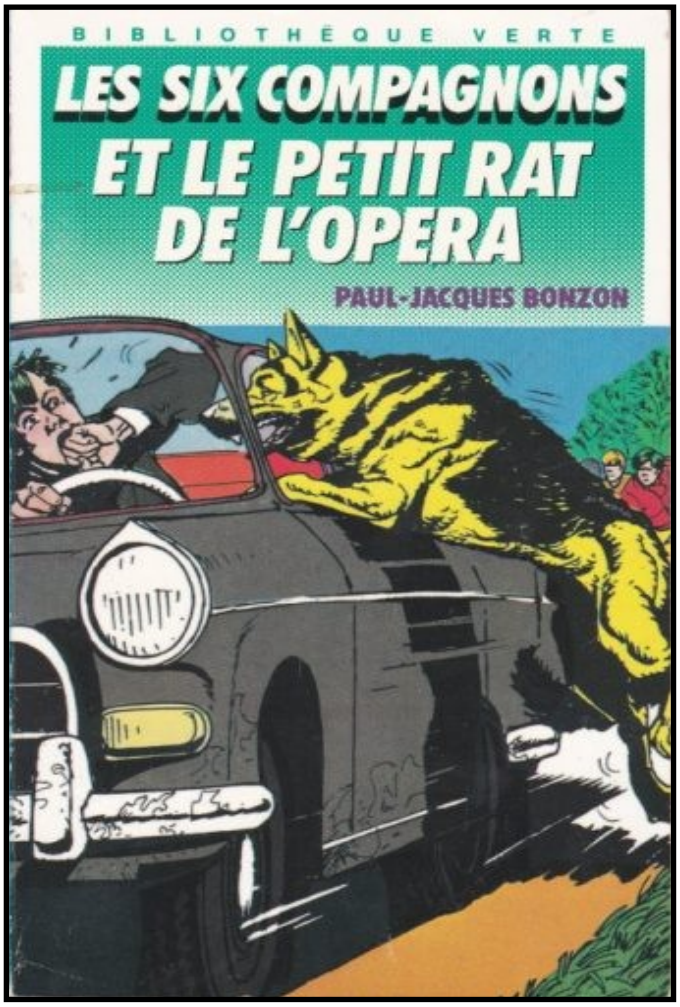
En revanche, l'auteur ne dit pas un mot sur le testament d'Amédée Charbonnier : Lyane en prendra-t-elle possession un jour à sa majorité ?…

Cependant, tout est bien qui finit bien ! Encore une fois, la loi de séries a frappé, mais, après tout, qui s'en plaindra ?

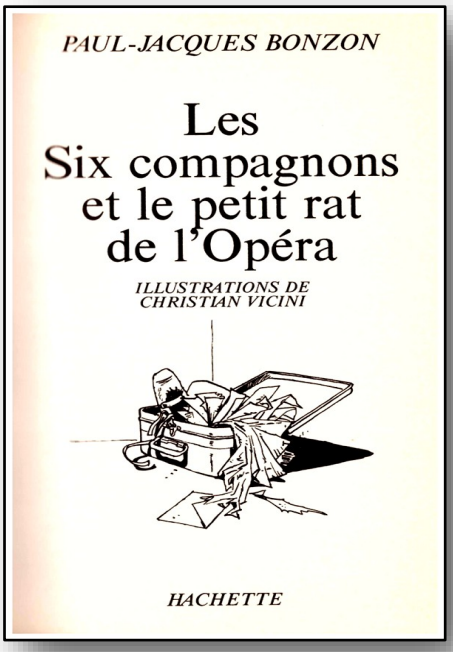
Suite au prochain numéro : « *L'Âne Vert* ».



FIN



C'est Christian Vicini qui réalisera les nouvelles illustrations de ces éditions brochées à couverture souple. On voit sur cette page l'exemplaire de la Bibliothèque Verte ainsi que celui du « Masque Jeunesse » (numéro 22), collection éphémère de l'éditeur (de 1984 à 1986). Ces deux volumes sont en fait identiques et sont des reproductions fidèles de l'édition originale, à l'exception bien sûr notable des illustrations qui ont toutes été remplacées. En revanche, ils sont dépourvus de couleur puisque les hors-textes sont reproduits en noir et blanc. Ce qui est bien dommage car la belle photo couleur prise par Tidou (qui aura son importance par la suite) a tout simplement disparu. Notez que cet épisode ne connaîtra pas de « seconde série » puisque les illustrations d'Albert Chazelle perdureront au moins jusqu'en 1981. Maurice Paulin ne redessinera donc pas une nouvelle couverture pour ce titre, contrairement à son habitude. C'est Christian Vicini qui, dans un premier temps, sera chargé de travailler sur « *Le Petit Rat de l'Opéra* ». Un côté Bédé assumé qui se marie mal, à mon avis, avec le texte de P.-J. Bonzon. Les Compagnons sont tout à fait méconnaissables pour les anciens lecteurs de la série. Ils ont été modernisés à l'extrême faisant fi du texte qui, lui, est resté le même. D'où un décalage important ! On peut du reste s'étonner du dessin qui figure sur la couverture : le choix de l'automobile décapotable, apparemment une Peugeot 403 cabriolet, est celui de Christian Vicini, non celui de l'auteur… L'illustrateur a pris beaucoup (trop) de liberté semble-t-il, au détriment du texte qu'il était censé accompagner.



INCOHÉRENCE MAJEURE !

À voir l'illustration de couverture réalisée par **Christian Vicini**, on peut légitimement s'interroger…

Le dessinateur a t-il seulement lu le récit de **Paul-Jacques Bonzon** ?...

L'apparition de ce véhicule décapotable, apparemment une 403 Peugeot cabriolet, a de quoi étonner le lecteur attentif.

En effet, l'illustrateur semble avoir oublié le cadre hivernal de l'histoire, sensée se dérouler au mois de février à Lyon ! Qui plus est, sur le parking de l'aéroport de Lyon-Bron. En outre, s'agissant d'un véhicule de location, il est peu probable que le couple Russieux ait choisi ce cabriolet qui ne passe pas inaperçu, c'est le moins qu'on puisse dire.

Et que dire de la tenue du conducteur qui ne correspond aucunement à celle décrite par l'auteur ?

Christian Vicini se croyait visiblement en plein été !

C'était faire fort peu de cas du texte de Paul-Jacques Bonzon, une infidélité majeure et injustifiée.

Si l'illustrateur est coupable, l'éditeur l'est tout autant ! C'était à lui de veiller au respect du texte et de l'auteur. On a beau être dans le domaine de la littérature pour la jeunesse, ce n'est pas une raison pour faire n'importe quoi. Qu'en aurait pensé Paul-Jacques Bonzon s'il avait été toujours de ce monde à ce moment-là ?...

Cette grotesque couverture a été remplacée dans la réédition datée de décembre 1997. Cette fois, c'est Robert Bressy qui en est l'auteur mais les illustrations intérieures sont celles de Christian Vicini.

Sur cette dernière, « le petit rat de l'opéra » est bien présente (ce qui est la moindre des choses !) mais qu'elle est différente du portrait qu'en avait fait Paul-Jacques Bonzon ! Il me semblait que la jeune Lyane devait être blonde…

Quant à Tidou (du moins on suppose que c'est lui), quelle drôle d'idée de lui avoir fait porter ce curieux polo à rayures (préféré pour une fois aux carreaux !) qui rappelle une tenue de bagnard !

Ces rayures jaunes et vertes sont très disgracieuses. Quant au malheureux Kafi, il s'emble s'ennuyer profondément dans la salle de danse de M^me^ Kouloff !

Dans les deux cas, on est bien loin du travail antérieur si méticuleux d' Albert Chazelle !

À mon avis, on peut à juste titre le déplorer.

Malheureusement, les infidélités de l'illustrateur ne se limitent pas à sa couverture. Ainsi, le jour du concours d'admission à l'opéra de Lyon, les Six Compagnons sont censés se trouver au fond de la salle de spectacle. Or, ici, on les voit au premier rang comme si c'étaient eux qui notaient la prestation de la jeune Lyane !

Christian Vicini parait aimer dessiner les automobiles de la marque Peugeot !

À Vienne, Mady et Tidou ont reconnu l 'ancien véhicule qui, cette fois, s'est transformé en 404 Peugeot ! Il est vrai qu'il avait toute latitude pour ce choix. Pour son illustration de couverture, il avait choisi le modèle précédent sous la forme improbable de cabriolet décapotable...

En ce qui concerne l'utilitaire du grand Jacques portant l'enseigne du magasin fleuriste « La Tulipe Noire », Christian Vicini a opté cette fois pour une Renault 4 L, digne descendante de l'estafette de la même marque et du Tub Citroën. En revanche, je me demande comment les Compagnons pouvaient s'entasser à huit, sans compter Kafi, dans ce type d'utilitaire ?... Beaucoup plus petit que l'estafette !...

Tout cela ne fait pas bien sérieux ! On sent le travail bâclé présentant peu d'intérêt aux yeux de l'illustrateur. Certes, les dessins d'Albert Chazelle pouvaient apparaître désuets, en tout cas, ils étaient fidèles...

On ne peut pas en dire autant pour Christian Vicini qui semble avoir davantage œuvré dans le domaine de la bande dessinée.

Robert Bressy fera davantage attention au récit mais « ses » Compagnons sont loin de faire l'unanimité !

Les Compagnons dans leur « caverne » paraissent beaucoup plus âgés que dans le récit. Leurs cheveux longs (alors à la mode) les font ressembler à des loubards.

Étrangement, ils paraissent tous avoir la même taille : mais où est donc passé le « petit » Gnafron ?

La dernière version connue de cet épisode est celle reproduite ci-dessus. Elle date du début des années 2000 et comporte 156 pages (l'édition originale en comptait 187). Elle porte le numéro 176 de la collection que l'on désigne sous le nom de « quatrième série ». Toutes les illustrations des couvertures souples ont été refaites par **André Taymans** (né le 14 juillet 1967), connu pour être un dessinateur et scénariste de bandes dessinées. Il a notamment repris la série « **Lefranc** » crée par **Jacques Martin** (1921-2010) en 1952, qui était aussi l'auteur des « **Alix** » depuis 1948 et qui a collaboré avec **Hergé** sur plusieurs albums de **Tintin.**

En revanche, ces nouveaux petits formats sont dépourvus d'illustrations internes. On a du mal à reconnaître **Mady** et **Tidou** qui entourent la malheureuse **Lyane**, catastrophée par la détérioration de ses effets de danseuse classique. Même **Kafi** ne ressemble en rien au fameux chien-loup qu'il est censé être représenter... Les pavés sur lesquels repose la petite valise verte ont aussi une curieuse allure : ils paraissent particulièrement bombés et d'une régularité extraordinaire. De plus, il fait étrangement clair dans cette traboule obscure ! Bon, désormais les volumes de la Bibliothèque Verte s'adressent à des lecteurs plus jeunes semble-t-il : **À partir de 10 ans**.

Par chance, ces derniers n'ont pas connu les éditions originales...

Même le résumé qui figure en quatrième de couverture a lui aussi été revu, pour être à son tour raccourci... Ce qui explique sans doute l'illustration de couverture assez simpliste qui n'a plus rien à voir avec celle qu'Albert Chazelle avait réalisé plus de trente ans auparavant. Il est triste de voir ce que l'éditeur a fait de cette belle série en la massacrant de cette façon !

Par bonheur, « **Le Petit Rat de l'Opéra** » ne connaîtra pas de déclinaison dans « **Les Classiques de la Rose** », lui épargnant ainsi une nouvelle irrévérence.

Le souhait de prolonger la série était louable de la part de l'éditeur, fallait-il pour autant la présenter sous cette forme infantile ? Je ne parle même pas de la simplification du texte qui me semble une atteinte au droit d'auteur mais l'éditeur a fait en sorte de rester dans la légalité, ce qui était la moindre des choses.

Remarquez que le quatrième de couverture comporte deux petits dessins qui ne sont en fait que des extraits de l'illustration principale ! (Tidou et Kafi). C'est un travail minimaliste qui annonce la couleur, si j'ose dire, puisque ce volume en est parfaitement dépourvu ! Cette fois, l'éditeur a pris soin d'imprimer le nom de l'artiste.

LYANE = LYON ?

Ce serait, d'après certaines sources, un prénom d'origine arabe et latin. **Lyane**, ou **Lyanne**, signifie « **lion** ».

Simple coïncidence pour Lyane, la jeune danseuse classique qui habite la ville de **Lyon** ?...

Quoiqu'il en soit, c'est un prénom très rare dans notre pays, que l'auteur n'a peut-être pas choisi au hasard.

Voici quelques pistes à explorer, fort aimablement fournies par le détective Paxson !

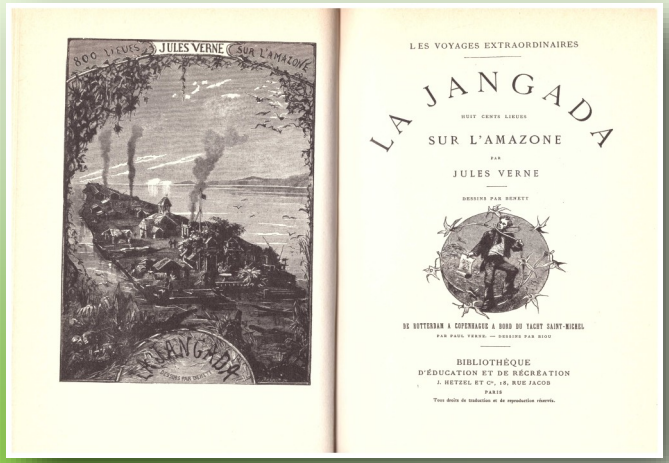
- Le prénom **LIANE** est d'origine hébraïque. Il peut aussi s'écrire Lianne. Ce prénom est signalé sur : https://www.parents.fr/prenoms/liane-46462

- Le prénom **LYANNE** est d'origine britannique et peut s'écrire aussi LYANE (avec référence à LION dans sa prononciation anglaise) - https://www.parents.fr/prenoms/lyanne-47331

- Voir aussi cette page où le prénom **LYANE** est rapproché de Liliane et du latin (Lilium) - https://www.prenoms.com/prenom-fille/lyane-5056

- Le prénom est devenu à la mode depuis les années 2000 – voir graphique : https://www.journaldesfemmes.fr/prenoms/lyane/prenom-11338

UNE AUTRE LIANE...



À propos de ce prénom, on peut aussi citer un roman de Jules Verne paru dans la série des « Voyages Extraordinaires », cette superbe collection éditée par Hetzel en 1881 : **LA JAGANDA** [1], sous-titré : « Huit Cent Lieues sur l'Amazone ». Sans doute un des plus méconnus de l'auteur, d'après Charles-Noël Martin grand spécialiste de l'œuvre vernienne.

Dans ce récit, une jeune mulâtresse de l'Amazonie porte le prénom de Lina. À la fin de son récit, Jules Verne fait dire à un des ses personnages (nommé Fragoso, désormais son mari) :

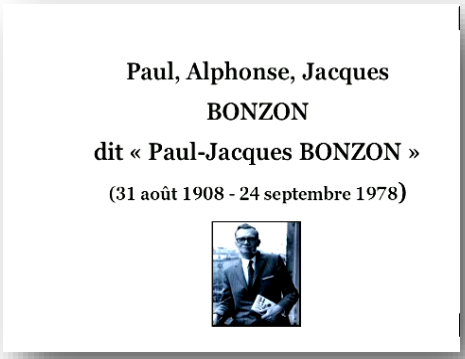
[...] « *À une lettre près, disait-il, Lina, Liane, n'est-ce pas la même chose ?* »[...]

Et comme l'action de ce roman se déroule dans la forêt amazonienne, on comprend l'analogie : la liane, c'est le lien qui se tend entre les arbres mais qui aussi unit l'homme à sa future épouse... (et qui sait, peut-être, rapproche P.-J. Bonzon de Jules Verne)

Jules Verne, un autre grand auteur français de la littérature pour la jeunesse que Paul-Jacques Bonzon semblait apprécier...

(1) : La Jangada, en brésilien, désigne un radeau géant.

Un autre Prénom, celui de JACQUES…



Voici un prénom que **Paul-Jacques Bonzon** semblait particulièrement chérir… Celui de **Jacques**. Au point de le donner, non seulement à son fils, mais aussi de l'ajouter au sien propre !

En effet, à l'état civil, l'auteur portait simplement celui de **Paul**. Alphonse et Jacques n'étant que ses deuxième et troisième prénoms… L'auteur a donc fait le choix d'inverser l'ordre établi à l'état-civil, en s'attribuant un prénom composé, celui de **Paul-Jacques**.

Un curieux pseudonyme littéraire qui, convenons-en, n'en est pas vraiment un…

Mais cette modification qui a lieu en 1949, après son second mariage, ne se fera pas sans incident au niveau familial, comme le souligne Yves Marion dans la biographie qu'il a consacrée à l'auteur [1]..

Passer de Paul à Paul-Jacques n'est pas évident pour ses cousins semble-t-il qui l'ont toujours connu sous sa première identité.

Désormais, il convient de parler de « *prénom public* », étranger à la sphère familiale.

L'auteur y tenait beaucoup, peut-être pour se forger une nouvelle identité d'écrivain…

Il signera maintenant **P.-J. Bonzon**.

Tout en poursuivant l'étude des épisodes de sa série « ***Les Six Compagnons*** », je me suis penché sur le côté social de Paul-Jacques Bonzon. On sait que l'auteur situait souvent l'action de ses romans dans des milieux sociaux modestes, notamment ouvriers. Le père de Tidou travaille dans un atelier de tissage, celui de Bistèque dans une boucherie… Souvent, leurs épouses sont des mères au foyer, chargées d'élever leurs enfants avec peu de ressources. Aucun d'entre eux ne possède un véhicule et ils ont juste locataires de leur logement.

L'ex-instituteur connaissait bien ce type de classe sociale pour avoir enseigné à nombre d'enfants qui en étaient issus. Le terme de modeste est plus utilisé par égard que celui de pauvre mais, avouons-le, ne change guère la situation.

Sans extrapoler sur ses opinions politiques, on peut raisonnablement penser que l'auteur se rangeait du côté du peuple, des *sans-dent* comme un ancien président de la république a eu le malheur de les désigner. Il s'opposait aux injustices encore criantes dans notre pays. Sans être un anarchiste ni un révolutionnaire, il était bien placé pour juger des faiblesses de notre société qui laissait au bord de la route tout ceux qu'elle rejetait sans pitié.

Son aîné, l'avocat **Jacques Bonzon**, s'exprimait, il est vrai, sans détour et prenait très à cœur la défense de ses clients, pour la plupart syndicalistes.

Courageux à l'excès, ses prises de position ont été parfois vivement critiquées mais c'était un homme de conviction.

Signalons tout de même qu'aucun lien de parenté n'existait entre les deux hommes. Il s'agissait certes d'une simple homonymie, mais le jeune instituteur qu'était Paul Bonzon s'est peut-être reconnu quelques traits communs avec l'homme de loi, bien oublié aujourd'hui. De là, à lui « emprunter » son prénom, il n'y a qu'un pas.

(1) : « De la Manche à la Drôme… » par Yves Marion © Eurocibles, 2008

Un Certain Jacques BONZON...

Bien qu'il n'existe aucun lien de parenté entre l'auteur des « *Six Compagnons* » et **Jacques Bonzon** (1871-1926), cette homonymie m'a intrigué devant l'insistance avec laquelle l'écrivain a voulu utiliser ce prénom.

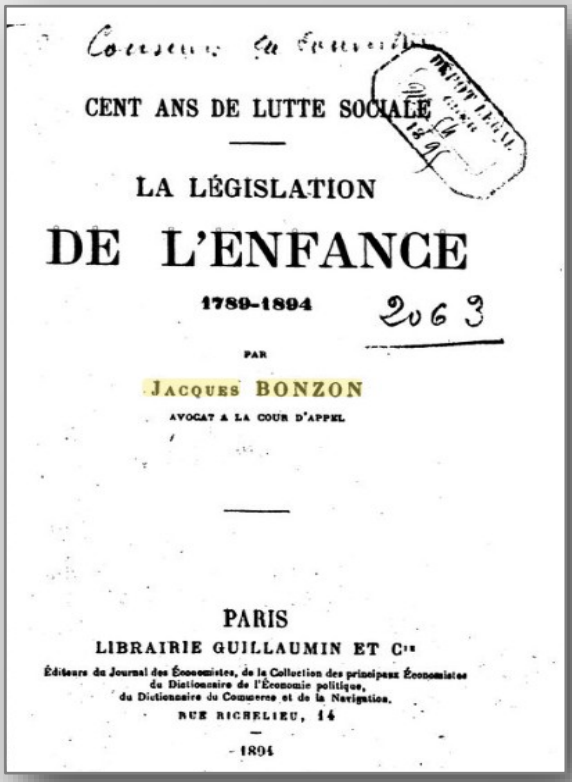
Mais, qui était ce **Jacques Bonzon** dont on possède fort heureusement un document photographique issu du site *Gallica* ?

C'est le site **maitron.fr** [1], ce dictionnaire biographique, qui nous livre quelques informations sur ce personnage bien oublié aujourd'hui.

Jacques Bonzon avait 28 ans lorsqu'il épousa M[lle] Valentine Duboscq le 26 janvier 1899 à Paris. Il fut l'avocat notamment de **Libertad** [2] en 1902, de **Gustave Hervé** (1874-1944) et d'antimilitaristes, et de militants de la CGT en 1908 pour l'affiche Gouvernement d'assassins (voir **Auguste Delalé** (1864-1910)). Selon **André Lorulot** (1885-1963), il était « *l'avocat officiel* » de la CGT. Il participa aussi à des meetings organisés par les libertaires, contre la répression en Russie ou en faveur de **Francisco Ferrer** (1859-1909), au moins en 1908 et 1909. Chassé du barreau, il publia divers périodiques, en particulier *La Liberté d'opinion* (1907-1913), où il prit fermement la défense d'**Albert Aernoult** (1886-1909) et de **Claude Rousset** (1884-1928), secrétaire du syndicat des mineurs de Saint-Étienne. Bourgeois protestant, il ne partageait pas « *les idées révolutionnaires de ses clients de l'époque* » selon **André Lorulot** ; cependant, entre 1922 et 1924, il fit encore des conférences sous les auspices de « L'Idée libre » [4].

Pour en avoir un portrait un peu plus précis, même s'il est à charge, je vous invite à lire l'article reproduit page suivante. Il a été publié dans « *Fantasio* » [3], daté de janvier 1918.
Jacques Bonzon mourut en juillet 1926, à l'âge de 55 ans.

Ce qui m'a intrigué chez ce personnage, ce n'est pas seulement son homonymie mais c'est qu'il avait publié plusieurs ouvrages dont un en particulier, en 1899 : « *La Législation de l'Enfant : 1789-1894 : cent ans de lutte sociale* »...


CENT ANS DE LUTTE SOCIALE

LA LÉGISLATION

DE L'ENFANCE

1789-1894

2063

PAR

JACQUES BONZON

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

PARIS

LIBRAIRIE GUILLAUMIN ET Cie

Éditeurs du Journal des Économistes, de la Collection des principaux Économistes du Dictionnaire de l'Économie politique, du Dictionnaire du Commerce et de la Navigation.

RUE RICHELIEU, 14

1894

Voici un point qui aurait pu réunir les deux hommes, outre qu'ils étaient tout deux « *Maîtres* », l'un dans l'éducation, l'autre dans la justice. Paul-Jacques Bonzon était, semble-t-il, très sensible à ses idées et n'écrira finalement que pour la jeunesse, en dénonçant souvent les injustices sociales dont les enfants sont les premières victimes. L'ex-instituteur devait par ailleurs connaître l'existence de son homonyme dont le nom était cité dans nombre de journaux de l'époque.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que c'est la raison pour laquelle il tenait tant à ce que **Jacques** figure dans son prénom. Cependant, on peut s'interroger et voir ceci comme autre chose qu'une hypothèse farfelue. Peut-être a-t-il pu penser à son aîné, certes sulfureux, mais combien combattif et avec lequel il partageait peut-être certaines idées sociétales...

Peut-être un hommage ?...

(1) : https://maitron.fr/spip.php?article78032, notice **BONZON Jacques** par Notice revue par Marianne Enckell, version mise en ligne le 29 avril 2021, dernière modification le 30 avril 2021.

(2) : **Joseph Albert**, dit **Albert Libertad** ou **Libertad**, est un militant français, anarchiste individualiste et fondateur du journal L'anarchie. Il est né le 24 novembre 1875 à Bordeaux et mort le 12 novembre 1908, à l' Hôpital Lariboisière à Paris.

(3) : « **Fantasio** », sous-titré « Magazine gai », est un périodique satirique illustré bimensuel français publié par **Félix Juven**, de 1906 à 1937, puis en 1948, en lien avec le journal « **Le Rire** ».

(4) : « **L'Idée libre** » est une revue libertaire et anciennement maison d'édition française, fondée le 1er décembre 1911 par **André Lorulot**, sur une ligne initialement néo-malthusienne. D'abord éducationiste (sic), elle devient exclusivement anticléricale à partir de 1945.

Tête de Turc

Me JACQUES BONZON

Bien que Me Jacques Bonzon descende d'une ancienne famille calviniste et qu'il aime à se définir « un vieux parpaillot », il porte sur ses épaules une magnifique tête de prélat combattant ou de moine ligueur. Quand on le voit revêtu de sa robe noire d'avocat, on ne peut s'empêcher de songer à ces belliqueux ecclésiastiques du temps jadis qui retroussaient allègrement leur soutane pour manier la colichemarde : il n'est pas jusqu'à sa calvitie intégrale qui n'évoque l'idée d'une tonsure archiépiscopale, et sa marche difficile, résultat d'une infirmité vaillamment acceptée, qui ne fasse penser à quelque blessure rapportée de chez les Turcs ou les Maures.

Me Bonzon exerce en guerrier la plus pacifique des professions, il n'a jamais su plaider en civil, même les affaires civiles. Ce n'est pas pour rien qu'il a si souvent célébré la vieille tactique huguenote : « ne jamais se défendre, toujours attaquer ». Il mène ses procès comme ses ancêtres soutenaient le siège de leurs citadelles : morion en tête, pique en mains, toujours à l'affût d'une sortie foudroyante.

Bien vainement les psychologues de la salle des Pas-Perdus se demandent si la violence contenue de Me Bonzon est spontanée ou artificielle, si ses cris passionnés sont des cris du cœur ou des ficelles d'avocat. Dans les sanglots qui le secouèrent quand il entendit le verdict qui condamnait son client Gustave Hervé, qui fera jamais le départ de l'énervement, de l'émotion sincère, et de l'art sublime du comédien ?

Me Bonzon est comme les jolies femmes qui ne savent point résister à leur tempérament, disant qu'au fond elles y perdraient ainsi que le prochain. Pour rester calme, il faudrait qu'il se fit violence : et c'est bien la seule violence dont la nature l'ait rendu incapable.

Il est de ces avocats dont l'éloquence tumultueuse fait douter que la vénérable institution du barreau ait une raison d'être. Quand le jeune stagiaire, frais émoulu de la maison de la rue Soufflot, tremblant d'un saint émoi, a prêté serment, sous les caissons de la Cour d'Appel, devant « Monsieur le Premier » en personne, les anciens l'invitent à se plonger dans les pages augustes d'un Alcoran qui s'est successivement appelé le Dupin, puis le Mollot et qui se nomme présentement le Cresson, et où il apprendra de ces bâtonniers illustres les arcanes, usages et règles de la profession d'avocat. Dans cette Bible des robins on lit en bonne place ces sages paroles : « La modération du langage est un des premiers devoirs de l'avocat ; il ne peut jamais oublier qu'il a été interposé entre les plaideurs et la justice pour substituer aux emportements de l'intérêt personnel et au langage des passions, le calme de la raison et le langage de la vérité ; il doit, par conséquent, éviter tout ce qui aurait un caractère d'objurgation ou de violence ». Il est vrai que Me Bonzon professe pour ces maximes anachroniques un souverain mépris : il est au barreau comme en religion, un réformateur, un iconoclaste, un hérétique...

***

Le talent particulier de Me Bonzon le prédestine aux affaires à scandales. A lui les postiers en rupture de discipline, à lui les antimilitaristes en rupture de patrie, et les anarchistes de tout poil. Voilà les affaires qui exaltent Me Bonzon et lui font pourlécher ses babines cicéroniennes. Son éloquence se complaît dans les causes où les accusés n'ont point d'autre ambition que d'être condamnés et « salés », il les y aide de toutes ses forces et remporte alors ses plus beaux succès.

Lors du fameux procès des postiers, à la 9e chambre, comme le substitut Granié essaie timidement de placer une question, il s'attire de la part de Me Bonzon je ne sais quelle riposte catapultueuse ; et le bon M. Gibou, qui préside, fait à son collègue du Parquet cette remarque résignée : « J'ai renoncé à interrompre Me Bonzon ».

Rentré dans son vaste cabinet de la rue de Condé, aux meubles Louis-Philippe, aux bibliothèques bourrées de livres, Me Bonzon revoit ses plaidoyers pour l'impression, car les paroles volent, mais les écrits restent, et le monde n'aurait-il pas perdu si Démosthène et Cicéron avaient négligé de mettre au net leurs harangues ? Entre temps, en d'agressifs pamphlets, il dit leur fait aux hommes, aux choses de son temps et particulièrement à ses confrères ; ce qui lui permet d'utiliser les flèches acérées dont il n'avait pu trouver l'emploi à l'audience. Et il rédige à peu près seul une revue qu'il a fondée pour servir de piédestal à sa statue. Travail écrasant : mais si le talent de Me Bonzon est sans mesure, il n'est pas sans limite ; Me Bonzon est bon administrateur de ses ressources intellectuelles, peut-être parce qu'il sait qu'elles ne sont pas inépuisables. Quand il a trouvé un trait qu'il trouve savoureux, il le fait resservir plus d'une fois. Quoique fin gourmet, il ne déteste pas le réchauffé. Il y a quelques semaines, dans les couloirs du Palais, comme les reporters se précipitaient à sa rencontre pour enregistrer le « communiqué quotidien de la défense » institué par lui, on entendit Me Bonzon demander : « Est-ce au Maître Jacques de l'affaire Turmel que vous avez à faire ou au Me Jacques de l'affaire Bolo ? » On s'accorde à trouver le trait charmant, et la boutade imprévue : mais voilà dix ans bien comptés qu'on la rencontra sous la plume du Me Jacques de la *Liberté d'Opinion*. Rien ne se perd, rien ne se crée...

***

Un beau jour de guerre une de ces conjonctions mystérieuses qu'étudiaient jadis les astrologues donna à Me Bonzon deux couples de clients célèbres : le pacha Bolo et sa pachate, le député Turmel et sa turmeline. Ce fut l'heure des randonnées épiques : Me Bonzon, comme le bon Dieu lui-même, était partout présent ; à Saint-Lazare pour Mme Turmel, à la Santé pour son époux, à Fresnes pour Paul Bolo ; et dans le cabinet de M. Gilbert, et dans le cabinet du capitaine Bouchardon, et au Sénat pour Bolo et à la Chambre pour Turmel, et encore à la Présidence du Conseil, et au ministère de la Guerre, et dans l'antichambre du Président du Tribunal, et dans le vestibule de feu M. Monier. Il faisait même concurrence aux P. T. T. en dépit du monopole légal : car les innombrables épîtres de Bolo se terminaient toujours par les mots fatidiques : « Me Bonzon vous remettra cette lettre » et Me Bonzon en « remettait » toujours. Puis, tel Napoléon entouré de ses maréchaux, Me Jacques envoyait en campagne ses secrétaires et dictait le communiqué du G. Q. G. au milieu d'une avalanche de requêtes agressives, de conclusions irritées et d'assignations polémiques. Depuis le dernier sauteruisseau du plus mince huissier de Paris jusqu'à Sa Majesté élyséenne, tout le monde y passa...

Et puis le calme est venu, sinon l'apaisement. Tour à tour les couples bruyants se sont égrenés : Me Bonzon ne peut plus jouer aux quatre coins. Quel signe occulte a brisé la conjonction magique ? Faut-il croire que Turmel et Bolo, au cours de leurs méditations cellulaires — car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ? — se sont aperçus qu'à travers les incidents et les coups de tonnerre ils s'acheminaient tout doucement vers le « maximum » ? Éprouvèrent-ils le besoin d'être défendus contre leur défenseur ? Ou l'avocat avait-il été « roulé » par ses astucieux clients ? Lui avait-on fait prendre, quoique fin lettré, une tragédie pour un vaudeville et a-t-il préféré ne pas assister au cinquième acte qui ne se terminera certainement pas par un mariage ?..

BING

Une Collection Méconnue : MASQUE JEUNESSE

Entre 1984 et 1986, Hachette diffusa une nouvelle collection intitulée : **MASQUE JEUNESSE.**

Visiblement inspirée du MASQUE (voir page suivante), on décompte au moins 63 volumes parus sous cette forme originale (avis aux amateurs du « **Forum Livres d' Enfants** » : la liste complète reste à établir !). Plusieurs épisodes des **Six Compagnons** figurent au catalogue de cette défunte collection qui n'a, semble-t-il, pas trouvé son public ! Étrange idée que d'avoir voulu doublonner la Bibliothèque Verte puisque cette nouvelle collection était en fait un clone de son aînée.

Le choix des épisodes retenus apparait tout à fait subjectif et on ignore sur quelles bases ils ont été retenus. Il faut aussi avouer que ces nouveaux petits formats ont souffert de la qualité de leurs illustrations que l'on doit à un certain **Christian Vicini** ...

N° 5	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE (01/1983)**
N° 6	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE (03/1983)**
N° 9	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE (06/1983)**
N° 12	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PROGUIERS (10/1983)**
N° 17	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI (01/1984)**
N° 22	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA (04/1984)**
N° 30	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE (09/1984)**
N° 32	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES (10/1984)**

ALICE AUSSI !

Je rassure les lecteurs et les lectrices de la série **Alice**, plusieurs épisodes furent publiés aussi dans cette collection éphémère.

Un libraire obligeant en a même dressé la liste, tout en constatant la rareté de ces ouvrages qui n'ont pas eu le temps d'être réédités avant de disparaître corps et bien !

AVEC 5 EDITIONS ORIGINALES

7 Alice et le carnet vert
58 Alice et la soucoupe volante
56 Alice et les magiciens
28 Alice et les trois clefs
63 Alice et le symbole grec
49 Alice et le robot
57 Alice et le secret de la vieille dentelle
35 Alice et le flibustier
61 Alice et la bague du Gourou

En baptisant ainsi sa nouvelle collection, Hachette utilisait la renommée de la vénérable collection de livres policiers : « LE MASQUE ».

L'occasion d'en dire un mot en empruntant ces quelques lignes à ce bel ouvrage : « Derrière le Masque » paru en 2007.

Ce livre souligne l'importance des illustrations de couverture qui doivent être réalisées avec soin. En effet, ce sont bien souvent elles qui déclencheront l'envie d'acheter tel ou tel bouquin. Il n'y a qu'à feuilleter cet ouvrage pour en mesurer l'importance. Les auteurs en ont réuni un certain nombre, toutes plus belles les unes que les autres, réalisées souvent par des grands artistes !

Si les illustrations de la version originales ont été remplacées, il semble que le texte n'ait subi aucune modification jusqu'à cette réédition. Car on sait aujourd'hui, malheureusement, que l'éditeur s'est ensuite attaqué au corps même du récit en modifiant, de façon considérable parfois, le texte de l'auteur, outre-passant ses droits de propriétaire.

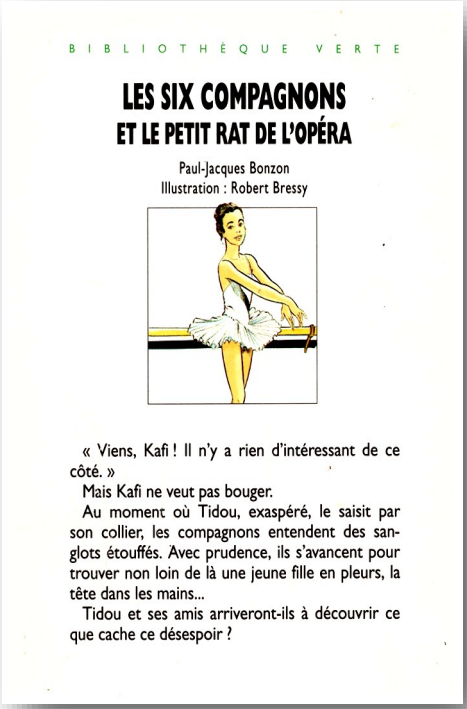
Certes, Hachette avait obtenu l'autorisation des ayants droit mais en avait aussi fait un cas non négociable. En cas de refus, Paul-Jacques Bonzon disparaissait à tout jamais du catalogue Hachette-Jeunesse !

C'était mettre le couteau sous la gorge des enfants de l'auteur.

Il fallait à tout prix supprimer ce sacré passé simple que P.-J. Bonzon utilisait beaucoup sous prétexte qu'il était trop compliqué pour les jeunes lecteurs de nos jours...

Le texte devait se mettre à leur portée, non l'inverse !

Tout ceci me parait bien « imparfait » !



BIBLIOTHÈQUE VERTE

LES SIX COMPAGNONS
ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA

Paul-Jacques Bonzon
Illustration : Robert Bressy

« Viens, Kafi ! Il n'y a rien d'intéressant de ce côté. »

Mais Kafi ne veut pas bouger.

Au moment où Tidou, exaspéré, le saisit par son collier, les compagnons entendent des sanglots étouffés. Avec prudence, ils s'avancent pour trouver non loin de là une jeune fille en pleurs, la tête dans les mains...

Tidou et ses amis arriveront-ils à découvrir ce que cache ce désespoir ?

BARI ou KAFI ?

J'ai déjà évoqué ce thème concernant les origines possibles du nom du chien de Tidou à maintes reprises. Paul-Jacques Bonzon n'a eu que l'embarras du choix, si je peux dire, face à un large éventail d'options : Lassie, Capi, Rintintin et pourquoi pas... Bari ?

Ces deux noms présentent une similitude phonétique remarquable : BARI ou KAFI, sans oublier que, dans les deux cas, il s'agit d'un chien-loup !
Donc, ce livre, sans date de publication intitulé « *Bari Chien-Loup* » de James Oliver Curwood, fait partie de la série « *Livre-Club pour la Jeunesse* » des Éditions Hemma. Il est magnifiquement illustré par Pierre Couronne. Hélas, c'est une version encore plus condensée que celle publiée dans l'Idéal-Bibliothèque en 1952 sous le numéro 21.

Toutefois, l'éditeur avait veillé à inclure une biographie en introduction de son livre, ce qu'Hachette n'avait malheureusement jamais fait...

NOTICE BIOGRAPHIQUE

James Oliver Curwood est né et mort à Owosso dans le Michigan (1878-1927). Il a écrit de nombreux romans qui se situent dans le grand Nord canadien. Ayant vécu lui-même parmi les Esquimaux et les trappeurs en tant qu'écrivain et chargé de mission par le gouvernement canadien, il a réellement pu décrire la vie des hommes et des bêtes du grand Nord : le fameux *Wilderness*. Parmi ses romans aussi passionnants les uns que les autres, citons : Le bout du fleuve, La vallée du silence, Les cœurs les plus farouches, Le bord du lac, Le grizzly, Nomades du nord, Kazan, La piste du bonheur, Les neiges du grand nord, Les chasseurs de loups, Bari chien-loup, Les chasseurs d'or, L'homme de l'Alaska.

BARI CHIEN-LOUP

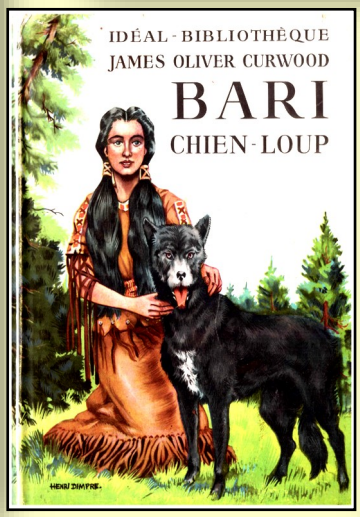
Bari est le fils de Kazan, un chien devenu sauvage, et d'une louve aveugle qui a perdu la vue au cours d'un combat acharné contre un lynx. Bari reste fort peu de temps avec ses parents. De par la force des choses, un combat avec un hibou, il est entraîné dans une série d'aventures qui vont le former à la vie de chien à demi sauvage, qui connaîtra pourtant de temps en temps, la chaleur d'un foyer humain. Il va vivre une vie passionnante, pleine d'imprévus où il montrera bien souvent un grand courage.

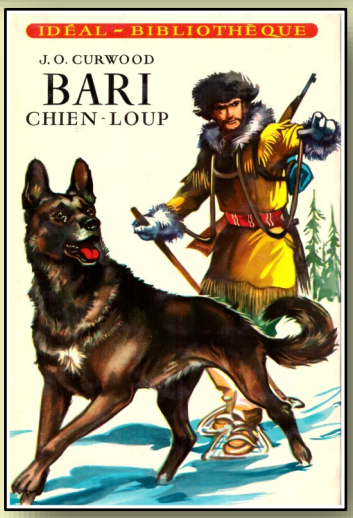
BARI est le fils de Kazan le chien et de Louve-Grise. Encore tout petit, il quitte les siens pour vivre d'une vie indépendante dans le Grand Nord américain; il se trouve sans cesse partagé entre ses deux natures, celle du chien et celle du loup.

Laquelle des deux l'emportera ?

Mais le voici qui se prend d'une fanatique affection pour Branche-de-Saule, la jolie métisse, au service de laquelle il brûle de placer tout son courage de loup et toute sa fidélité....

Nul mieux que J. O. Curwood ne sait mettre en scène ces drames de la vie sauvage qui se jouent au fond des forêts ou au bord des eaux.





TABLE

I. — Les chasseurs d'images 5
II. — Un soir, dans une « traboule » 15
III. — Mady triomphe 27
IV. — Gros titre sur les journaux 41
V. — La lettre 53
VI. — La valise verte 67
VII. — Un grand jeune homme blond 87
VIII. — Dans les rues de Vienne 101
IX. — L'étrange voyage 115
X. — Sur la grand-route 133
XI. — Alerte sur l'aérodrome 141
XII. — Le secret du voyage 159
XIII. — Le petit rat de l'Opéra 179

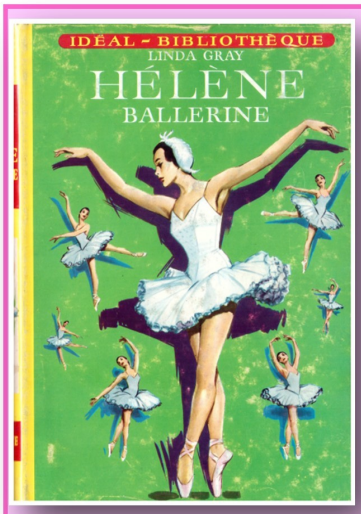
Pour des raisons de mise en page, il m'a fallu scinder ce travail en deux parties. En effet, le dossier concernant les titres jeunesse ayant pour univers celui de la danse classique avait pris trop d'importance pour être inclus dans l'étude du *Petit Rat de l'Opéra*.

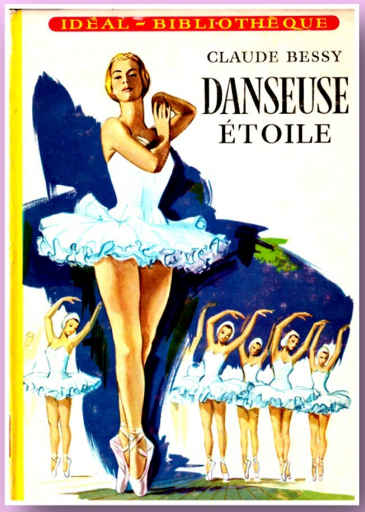
Bien entendu, je ne prétends à aucune exhaustivité puisque je m'en suis tenu aux livres édités par Hachette. Cependant, j'ai sélectionné les titres les plus représentatifs.

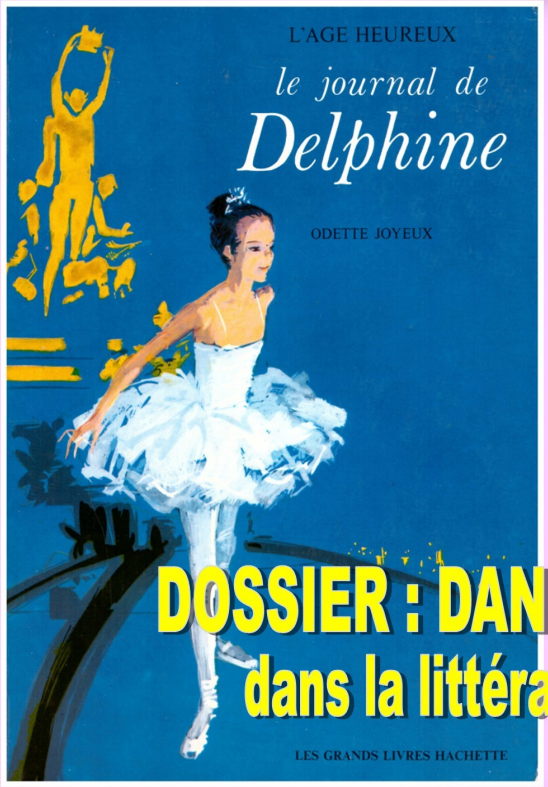
Ce dossier sera bientôt disponible sur le site www.ideal-biblio.fr.

Rédaction et Conception de © Michel39 www.ideal-biblio.fr - ideal-bibliotheque@orange.fr -

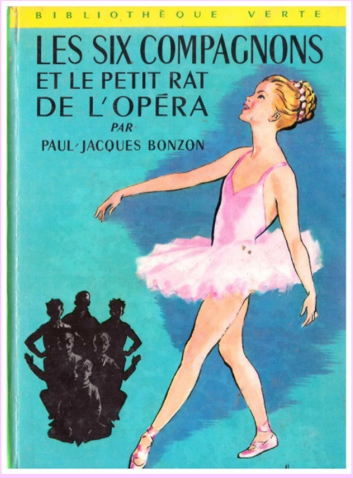
Relecture et Corrections de Paxson - Février 2025 - Les illustrations reproduites dans cette étude appartiennent aux ayant droits et à la Librairie Hachette







DOSSIER : DANSE CLASSIQUE
dans la littérature jeunesse



EN VRAC

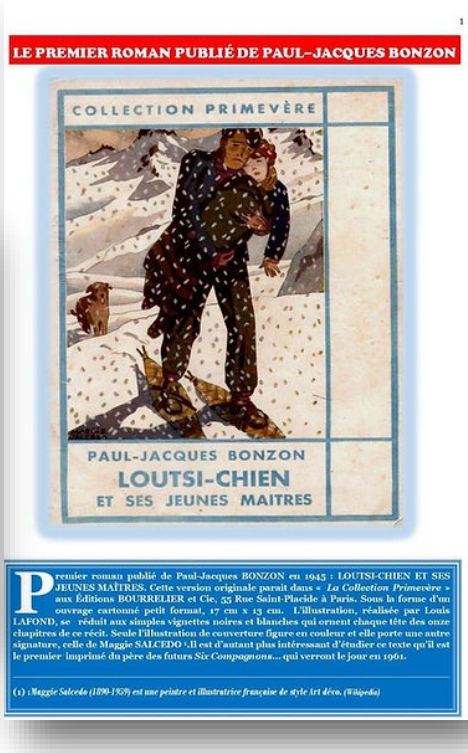
Nous avons pu remarquer, à plusieurs reprises, que l'efficience de la police ou de la gendarmerie, sollicitée par les Compagnons, a été mise en doute par l'auteur. Paul-Jacques Bonzon semble critiquer les forces de l'ordre sur leur inaction ou leur passivité… Bien entendu, il ne s'agit pas de subversion mais, néanmoins, une petite musique s'installe au cours de la série. L'auteur semble s'exprimer par la voix du petit Gnafron, très vindicatif à ce sujet…

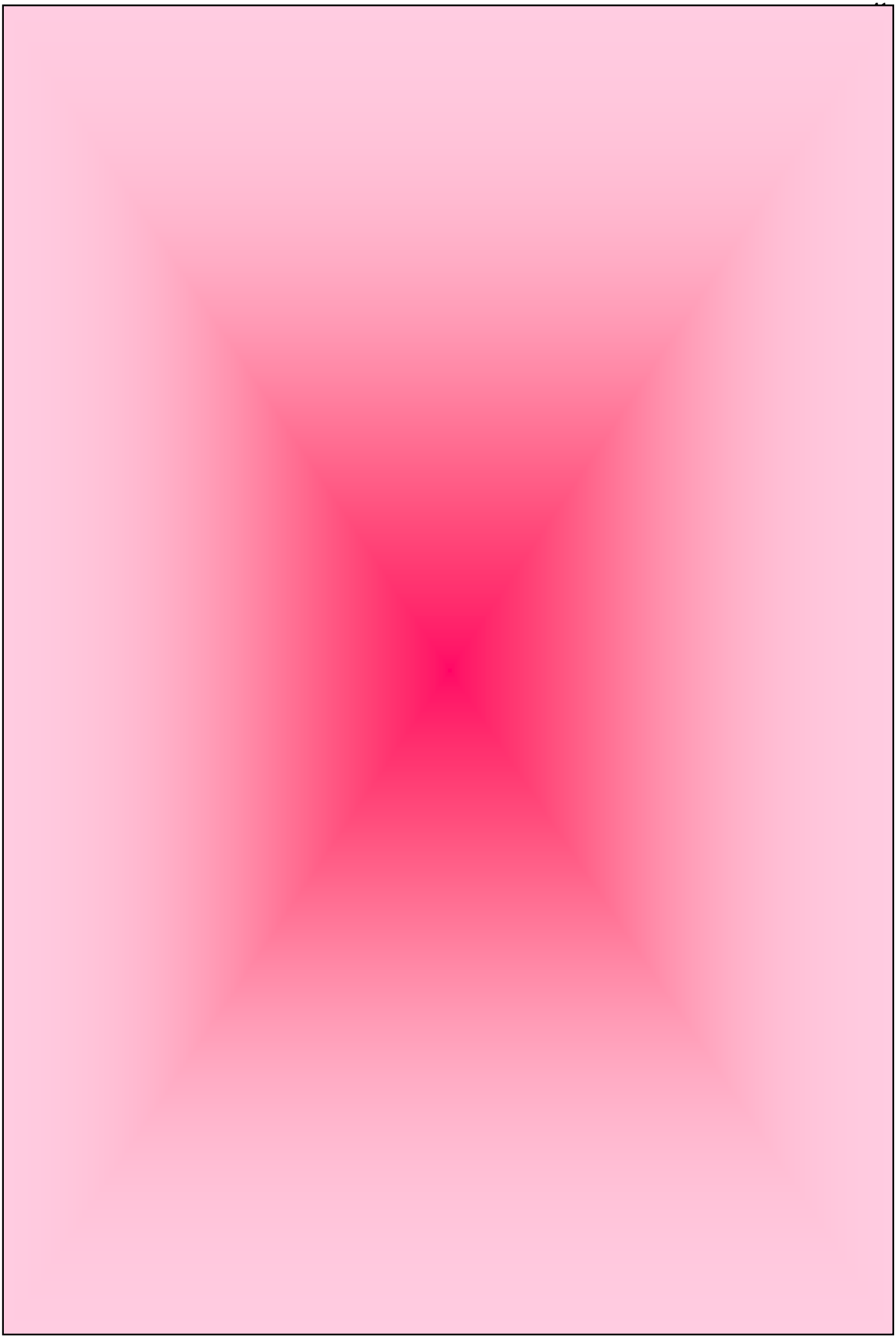
Concernant le lot gagné par les Compagnons pour leur concours photographique; un splendide cyclomoteur flambant neuf, on ne sait pas ce qu'il adviendra de lui… En effet, les épisodes ultérieurs de la série n'en font jamais état.

Paul-Jacques Bonzon a bien pu s'inspirer du célèbre film de Philippe de Broca sorti sur les écrans en 1964 : l'auteur aurait-il vu « *L'Homme de Rio* » où Françoise Dorléac prend -droguée - l'avion pour Rio ?… Tout comme Liane, prête à embarquer dans un appareil à destination du Canada, dans le même état. Judicieuse remarque de Paxson. Remarquons que ce film s'inspire lui-même des Aventures du « petit reporter » connu sous le nom de TINTIN !…

Liane est une enfant adoptée comme il en existe des milliers. Ce statut d'orphelin, Paul-Jacques Bonzon l'a traité dans un de ses premiers romans publié en 1945 : « *Loutsi-chien et ses jeunes maîtres* ».

Un récit dramatique bien éloigné des « Six Compagnons » et qui se rapproche davantage du célèbre « Sans-Famille » d'Hector Malot.





LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA

par Paul-Jacques BONZON

★

« NON, monsieur le commissaire, la découverte d'une valise verte au bord du Rhône ne signifie rien. Lyane n'a pas disparu pour toujours... Nous la retrouverons! »

« Nous », ce sont les fameux Compagnons de la Croix-Rousse, les camarades de Lyane, la jeune danseuse qui prépare le concours des « petits rats » de l'Opéra. Ils ont décidé de reprendre les recherches.

Mais saura-t-on jamais pourquoi Lyane a disparu? Enlèvement? Les indices sont rares : deux billets de cinéma trouvés dans la rue. Pour les six Compagnons, aidés de Mady et de leur fidèle chien Kafi au flair extraordinaire, c'est une passionnante énigme.